

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1764.



NEUCHATEL,

Chez JEAN FREDERIC HUGI.

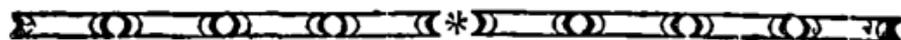
MDCCLXIV.



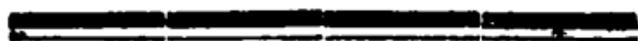
—) 3 (—



JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1764.



I D E' E

Générale du Système de l'Univers.

LES Astronomes distinguent deux sortes d'Etoiles ; *les fixes & les errantes.* Les premières sont apellées de ce nom , parce qu'elles sont toujourns sensiblement à la même distance les unes des autres. Elles paroissent faire le tour du Monde d'Orient en Occident dans l'espace de vingt quatre heures ; mais elles ont au moins ceci de fixe , qu'elles ne changent jamais de situation entr'elles. Examinés par exemple

les sept Etoiles qui composent le chariot de la grande Ourse; vous verrez constamment qu'elles forment toujours la même figure & que chacune d'elles conserve le même arrangement & le même éloignement avec les autres étoiles fixes qui l'environnent. Les Etoiles errantes au contraire changent de position relativement aux autres Astres. Chacun conoit VENUS ou l'Etoile du soir. Aujourd'hui elle sera sur une même ligne droite avec deux étoiles données, & demain elle formera un triangle plus ou moins grand avec elles: C'est donc une étoile errante, ou si vous le voulés, c'est une *Planète*; car ces deux termes sont absolument synonymes.

Les Planètes ont un second caractère qui les distingue des Etoiles fixes. Ce sont des corps opaques (*) dont l'éclat est purement emprunté, au lieu que les étoiles fixes sont des Astres lumineux par eux mêmes & brillans de leurs propres feux. Si les Planètes que nous apercevons nous paroissent lumineuses, c'est parce qu'elles réfléchissent come une glace les rayons du Soleil qui vont fraper leur surface. Nous

(*) Un corps opaque est celui qui ne donne point passage à la lumière & qui la réfléchit.

en avons une preuve sensible en ce que nous ne voyons jamais que la partie de leur globe exposée aux rayons solaires. Celle à laquelle ils ne peuvent atteindre est obscure pour nous & nous échappe entièrement ou peu s'en faut. C'est de là qu'il vient les différens changemens que nous remarquons dans l'illumination de la LUNE (*) de VENUS & de MERCURE.

On compte seize Planètes qui tournent autour du Soleil : MERCURE, VENUS, notre TERRE, la LUNE, MARS, JUPITER & ses quatre Satellites; SATURNE avec ses anneaux qui font au nombre de cinq. La disposition de ces grands corps soit séparés, soit avec le Soleil, forme ce qu'on appelle notre Système, le *Système Planétaire* ou le *Système Solaire*.

Pour s'en faire une juste idée, on se sert ordinairement d'une figure qui nous les représente dans leur ordre; mais je crois qu'on peut employer plus utilement encore un moyen nouvellement indiqué

(*) Il s'agit ici des changemens, en vertu desquels la Lune est tantôt pleine, tantôt nouvelle & tantôt en croissant. On remarque les mêmes Phénomènes dans VENUS & MERCURE.

6 JOURNAL HELVETIQUE

dans l'Astronomie de M. FERGUSON (*). Imaginons nous donc une vaste sale de forme sphérique dont les murs sont revêtus de portraits d'hommes & de femmes ; de tableaux de bêtes, d'oiseaux & de poissons, sur lesquels on peindra des Etoiles de différentes grandeurs : Cette sale pourra nous représenter la voute des Cieux qui environne nôtre sistème de tous côtés, & les figures qui y sont dépeintes serviront à désigner les différentes constellations (**). Du milieu supérieur de la voute de nôtre sale descend jusques à son centre un grand lustre, orné de cent bougies, ou plutôt un grand globe enflamé par lequel nous représenterons le Soleil, qu'on envisage come occupant le centre de l'Univers. Après quoi nous suposerons que cette sale se remplit d'eau jusques à la hauteur du globe ; cette suposition nous fera fort utile pour nous former de plus justes

(*) A en juger par les extraits qu'en ont doné les Auteurs de la Bibliothèque des Sciences & des beaux Arts, & du Journal Encyclopédique, ce doit être un excellent ouvrage.

(**) On entend par ce mot l'assemblage de plusieurs étoiles voisines, qu'on considère come formant une figure déterminée. C'est ainsi que les sept étoiles du grand chariot réunies à quelques autres forment la constellation de la grande Ourse.

idées des mouvemens des Planètes & de l'arrangement des corps qui composent notre système. Chacun fait que le Soleil est d'abord environé de MERCURE, qui décrit une espèce de cercle autour de lui dans l'espace de trois mois environ: Représentons ce mouvement en supposant un petit bateau, qui tourne insensiblement & uniformément autour de notre figure solaire, de manière cependant qu'il en soit à peu près toujours à la même distance. Après MERCURE suit VENUS. Son Orbite (*) renferme celle de MERCURE dans son enceinte, & elle la parcourt en huit mois, à mesure quelle tourne sur elle même dans l'espace de vingt quatre heures: Prenons donc un nouveau bateau (**); plaçons le dans notre sale un peu plus loin du centre que la figure de MERCURE, & supposons qu'au moyen d'une machine bien ménagée, il tourne plusieurs fois sur lui même, pendant qu'il fait sa révolution

A 4

(*) *L'orbite* d'une Planète est la ligne qu'elle décrit autour du Soleil. Elle n'est pas précisément circulaire; c'est une espèce d'ovale que les Géomètres appellent *Ellypse*.

(**) Tous ces bateaux doivent être supposés infiniment petits, relativement à la sale, afin qu'ils puissent s'y mouvoir facilement.

autour de nôtre figure solaire ; cette supposition nous donera une idée affés juste des mouvemens de VENUS. Il faudra seulement observer de ne point faire entrer un de nos petits bateaux dans la route de l'autre. Les orbites des Planètes sont toujours disposées de manière qu'elles ne s'interceptent point mutuellement, & qu'elles sont constamment à la même distance ou peu s'en faut.

La troisième Planète, qui fait sa révolution autour du Soleil, est *nôtre Terre*, qui a de même que VENUS, deux mouvemens ; l'un par lequel elle parcourt son orbite dans l'espace d'une année, & l'autre en vertu duquel elle tourne sur elle même en vingt quatre heures. J'aurois bien voulu pouvoir me dispenser de lui attribuer ces deux mouvemens ; mais je m'y suis vû forcé, malgré mes bones intentions & l'inclination que j'avois de la laisser en repos. On ne sauroit les lui refuser sans se jeter dans les plus grands embarras. Ce seroit se mettre dans la nécessité de supposer que tous les Astres, ces masses énormes & beaucoup plus grandes que nôtre Terre, parcourent en vingt quatre heures toute l'immensité des Cieux ; enforte que le Soleil seroit obligé de faire en un clein

d'œil 1375 milles d'Allemagne (*), JUPITER 7219, & SATURNE au de-là de 12375, fans parler des étoiles fixes, qui font infiniment plus éloignées & qui devoient par cela même marcher infiniment plus vite.

Encore faudroit-il avouer que toutes les Planètes ont des bifarreries inexplicables dans leurs mouvemens, marchant d'abord en avant, s'arrêtant ensuite fans raison, retournant après cela sur leurs pas, pour s'avancer quelque tems après de toutes leurs forces dans leurs orbites. On feroit encore dans l'impossibilité d'expliquer pourquoi le Soleil se trouve quelquefois placé entre l'une des Planètes inférieures & nous, quoique ce Phénomène arrive

(*) Je suis ici le calcul de M. WOLF dans ses Elémens d'Astronomie § 615. Le mille d'Allemagne fait selon lui 22824 pieds de Roi, ou si l'on veut, il fait quatre mille pas Géométriques. Trois mille de ces pas font une lieue commune de Suisse dont il en faut vingt pour le degré. Sur ce pied là SATURNE feroit dans l'intervalle d'un batement d'artère ou d'une minute seconde 9281. lieues communes de Suisse. Quelle prodigieuse vitesse ! Et que feroit ce des Etoiles fixes ; qui sont selon le calcul de M. d'ALEMBERT dans le Diction : Encyclop : au de là de douze mille fois plus éloignées du Soleil que SATURNE.

très souvent. Au lieu qu'en supposant le mouvement de la Terre, tout s'explique avec autant de justesse que de solidité. Il suffit qu'elle roule sur elle même en vingt quatre heures (*) pour éviter à des millions d'Astres les mouvemens aussi prodigieux qu'incompréhensibles dont je viens de parler. Sa révolution annuelle autour du Soleil, épargne aux Planètes toutes ces marches en avant & en arrière, qui paroïtroient d'ailleurs si surprenantes; & nous met en état d'expliquer leurs stations, leurs rétrogradations de la manière la plus précise, en supposant qu'elles s'avancent toujours directement dans leurs orbites: On peut rendre raison en même tems de l'interposition du Soleil entre nous & les Planètes inférieures de VENUS & MERCURE, & l'on explique encore plusieurs autres Phénomènes, qui sans cela seroient absolument inexplicables (**). En un mot, il

(*) En suivant les errements de la note précédente, on trouvera que la Terre fait dans une minute seconde la 450me partie d'un mille d'Allemagne, ce qui ne va pas à cinq pieds de Roi. Quelle différence n'y auroit il donc pas avec SATURNE, qui dans le même intervalle parcourroit 12375 de ces milles.

(**) Tels sont la figure aplatie de nôtre globe,
be,

y a mille raisons qui établissent la réalité du mouvement de la Terre, tandis qu'il n'y en a point qui puisse la détruire. Si nous n'apercevons pas ce mouvement, en faut-il être surpris? Il est trop uniforme pour être sensible; nous y sommes acoutumés dès avant nôtre naissance & chacun conoit le pouvoir de l'habitude. Je suis persuadé qu'un home placé dès son enfance dans un bateau, entraîné par le cours d'un fleuve tranquile, se croiroit immobile & qu'il atribueroit le changement de place au rivage & non point à son bateau. Nous

be, la différence de la pesanteur qui va en diminuant à mesure qu'on s'approche de l'Equateur, l'aberration des Etoiles fixes, les éclipses des Satellites de JUPITER, que nous apercevons plus vite lorsque nous sommes dans la partie de nôtre orbite qui en est le plus près, que lorsque nous sommes dans l'endroit le plus éloigné, parce que la lumière doit alors avoir moins de chemin à faire pour parvenir jusques à nous. Je ne parle pas des fameuses Loix de KEPLER démontrées par NEWTON sur les mouvemens des corps célestes. Elles seroient détruites, ou du moins elles ne seroient plus générales, si le Soleil tournoit autour de la Terre immobile. Cette question exigeroit un détail dans lequel je ne puis pas entrer; on le trouvera dans l'Astronomie de M. FERGUSON: Voyés aussi la Bibliothèque des Sciences &c. Tome IX. part: I. page 65 &c.

formes précisément dans le même cas : Nous ne nous apercevons pas du mouvement de la Terre , & nous nous écrions là dessus ; ce n'est pas nous qui tournons ; c'est le Soleil ; c'est la Lune, ce sont les Astres ; c'est la nature entière. Remettons une fois pour toutes les choses à leur place ; reconnoissons le mouvement de la Terre & désignons le par un troisième bateau , qui décrit un troisième cercle autour de notre figure solaire & qui fait en même tems 365 tours sur lui même.

Mais ce n'est pas encore assez. Il faut supposer ensuite que ce petit bateau, est toujours accompagné dans sa marche d'une espèce de tourbillon d'eau , tel qu'on en voit dans les rivières, & qu'à l'extrémité de ce tourbillon se trouve un autre petit bateau qui n'abandonne jamais le nôtre & qui en est à peu près toujours également éloigné, de sorte cependant qu'il est entraîné en cercle par le courant, & qu'il est tantôt entre nous & la figure solaire, & tantôt entre nous & la paroi de notre vase. Ce petit bateau, si l'on conçoit qu'il n'entre jamais dans l'orbite de VENUS & dans celle de MARS, dont nous parlerons dans un instant, pourra nous donner une idée très claire des mouvemens de la Lune. Chacun fait qu'elle tourne en vingt sept

jours autour de nôtre Terre, en l'acom-
pagnant constamment dans la marche au-
tour du Soleil, enforte qu'elle est tantôt
entre nous & cet Astre, & tantôt entre
nous & la Sphère des Etoiles fixes.

Après ce que je viens de dire, on com-
prendra facilement ce que je dois ajouter.
MARS, JUPITER & SATURNE sont des
Planètes principales, qui tournent immédia-
tement autour du Soleil; il n'y a donc
qu'à désigner leur course par trois différens
bateaux plus éloignés de la figure solaire
les uns que les autres, & qui parcourant
par cela même des cercles inégaux, font
aussi leurs révolutions dans des tems di-
férens. Il faut deux ans à MARS pour
décrire son orbite, douze à JUPITER &
trente à SATURNE.

Il n'y a plus que les Satellites de ces deux
dernières Planètes. Ce sont des globes
semblables aux autres; mais qui tournent
autour de leur Planète principale de la
même manière que la Lune autour de nô-
tre Terre. On pourra donc représenter
leurs mouvemens par quatre petits bateaux,
placés à distances inégales autour de JU-
PITER, & par cinq autres disposés de la
même manière autour de SATURNE; deux
différens tourbillons d'eau les entraineront
autour de leur Planète respective, tandis

que celle-ci fera le contour de la figure solaire. Observons seulement de laisser un grand intervalle entre le dernier bateau de notre système & la paroi de notre sale : Il doit représenter l'espace immense qui se trouve entre l'orbite de SATURNE & les étoiles fixes. C'est dans cet espace que les Comètes sont ordinairement, & c'est de-là qu'elles sortent pour venir nous visiter. On a de très fortes raisons de les envisager come des Astres, dont le cours est aussi régulier que celui des Planètes. Elles tournent come elles autour du Soleil. Si nous les voyons si rarement, c'est parce que leur orbite est extrêmement alongée & que nous ne pouvons les apercevoir que dans sa partie inférieure. On les représentera par différens petits bateaux, qui viennent des bords de notre sale & qui traversent les orbites de toutes les Planètes, en embrassant la figure solaire dans la ligne courbe qu'elles décrivent.

Telle est l'idée générale que je voulois doner de notre système. Pour la rendre complete, il faut bien se garder de croire que les étoiles fixes sont toutes également éloignées de notre centre solaire & attachées à une espèce de voute sphérique. Nous ne conoissions point de bornes à l'U-

nivers. Il forme une étendue immense prolongée de tous côtés. Les Etoiles fixes y sont à différentes distances les unes des autres. Les Astronomes les envisagent come autant de Soleils semblables à tous égards au nôtre, & en conséquence ils les croient environés d'une foule de Planètes qu'ils éclairent & qu'ils échauffent. C'est une idée très vraisemblable & très belle, surtout si l'on suppose avec eux, que chaque Planète, sans aucune exception, est habitée d'une foule de créatures vivantes, qui admirent les perfections du Seigneur en éprouvant les effets de sa bonté.

Je fais que ceci paroitra surprenant à plusieurs de mes Lecteurs. Ils se révolteront contre une pareille assertion. Quoi donc y pensés vous? Des habitans dans les Planètes, dans la Lune, dans JUPITER & dans SATURNE! Oui sans doute que j'y pense, & c'est précisément ce qui me fait tenir ce langage. Cette idée m'agrée même si fort, que je ne puis m'empêcher d'en faire conoitre les fondemens. J'éclaircirai par ce moyen quelques endroits des lettres dont je donne la traduction.

Je prie d'abord mes Lecteurs de faire attention à la grande ressemblance qu'on remarque entre les Planètes & nôtre Terre qui est habitée. Ce sont les unes & les

autres des globes immenses, opaques de leur nature, & puisans toute leur lumière dans le Soleil. Si les Planètes nous paroissent beaucoup plus éclatantes que nôtre Terre ; il n'en est pas moins certain, que celle-ci considérée depuis la Lune paroîtroit encore plus brillante que l'Astre de la nuit ne paroît à nos yeux. Les observations astronomiques nous aprennent éfectivement , que la Lune, lorsqu'elle est nouvelle, est souvent éclairée, dans sa partie même directement oposée au Soleil : Or il est prouvé que cette clarté doit nécessairement venir de nôtre Terre & que par conséquent elle est lumineuse (*): Et come

(*) Voilà donc une des principales objections détruite. „ Nous croirions bien, dit M de „ FONTENELLE, que des campagnes & des prairies sont habitées ; mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen „ Come la Marquise qu'il introduit dans ses Mondes, nous avons toujours un reste d'estime pour la Lune dont nous ne faisons nous défaire. A la bonne heure j'y consens ; mais qu'on n'ait pas deux poids & deux balances, & qu'on ait aussi le même respect pour nôtre Terre. „ Ce qui fait que la Lune nous éclaire, dit le même M. de FONTENELLE, „ c'est qu'elle est un Corps solide & dur, qui nous renvoie la lumière ; or „ je crois que vous ne contesterez pas à la „ Terre

come la surface est quatorze fois plus étendue que celle de la Lune, il s'enfuit que la lumière doit être aussi quatorze fois plus éclatante. Ce n'est pas encore tout. Les Planètes, de même que nous, tournent autour du Soleil & lui présentent successivement les différentes parties de leur globe, afin qu'elles puissent également avoir part à ses rayons bienfaisans. Come nôtre Terre, elles sont environées d'une maîle d'air chargée de vapeurs, qui vraisemblablement y retombent en pluies & en rosées. On y voit sûrement des Montagnes élevées (*), des ombres qu'elles ocasio-

B

„ Terre cette même dureté, cette même solidité „ Je vais plus loin encore & j'ajoute qu'on ne sauroit lui contester qu'elle réfléchit la lumière avec force, puisqu'elle la fait parvenir jusques à la Lune, & qu'elle nous est sensible même à son retour & dans le tems qu'elle s'est dissipée en partie par l'allée & la venue. C'est un raisonnement de M. GREGORI dans son *Astronomie Phisique*. Lib: VI:

„ (*) Cela est si vrai, que les Astronomes les désignent toutes par des noms particuliers *Vide Hevelii Selenographiam* ou *R.cciolt Astron: reform:* Quelques uns de mes Lecteurs me croiront ils, lorsque je leur dirai qu'on mesure la hauteur de quelques unes de ces Montagnes? Ceci leur paroitra tenir un peu des découvertes des *Femmes savantes* de MOLIERE :

Pour

nent & qui changent de position avec le Soleil. Des Observateurs attentifs prétendent y remarquer des Eaux, des Mers & des Rivières; en un mot la ressemblance ne sauroit être plus parfaite dans les choses que nous sommes à portée de découvrir.

Il semble par cela même que nous sommes en droit de l'étendre aux choses qui ne tombent pas sous nos sens. C'est un raisonnement que nous faisons à chaque instant sans qu'il nous induise en erreur. Lorsque je vois deux animaux d'une même espèce, deux chiens par exemple, la ressemblance extérieure des parties me fait conclure aussi tôt qu'ils se ressemblent encore intérieurement & l'Anatomie confirme la justesse de ma conséquence. Si je vois une Ville environnée de murailles, de jardins, de promenades; si je remarquois dans son intérieur des rues, des maisons, des clochers, ne pourrois-je pas inférer de sa ressemblance avec les autres villes, qu'elle est remplie d'habitans,

Pour moi sans me flater j'en ai déjà fait une
Et j'ai vû clairement des homes dans la Lune.

Le fait est cependant certain; non pas celui des homes, mais celui des Montagnes M. WOLF nous indique dans son Astron: § 917. la manière d'en mesurer la hauteur.

quand même je ne les apercevrais pas ? Et pour me rapprocher du cas particulier, si je connoissois l'intérieur d'une seule Comète, ne semble-t-il pas que j'aurois quelque idée de toutes les autres ? Si je vois des Créatures vivantes dans un des Satellites de JUPITER, y a-t-il un seul de mes Lecteurs qui ne comptat d'en trouver dans les trois autres globes qui l'accompagnent ? Si j'en apercevois seulement dans une Planète particulière, ne m'accorderoit-on pas aussi-tôt que les autres en sont pourvues ? Hé ! n'est-ce pas précisément me donner gain de cause ? Notre Terre a la figure, l'opacité, la position, les mouvemens, la blancheur, l'éclat, les caractères qui distinguent les Planètes ; c'est donc une Planète ; or j'y vois des Habitans ; donc il doit y en avoir aussi sur toutes les autres Planètes.

Ce raisonnement reçoit une nouvelle force lorsque l'on considère que la ressemblance des Planètes avec notre Terre concerne précisément des articles qui les rendent habitables. Armons nous de Téléscopes : Examinons les Planètes : Qu'y trouverons nous ? Outre les articles dont je parlois il n'y a qu'un instant & que je ne répéterai point, nous y remarquerons

encore l'inclinaison des Planètes sur leur orbite, afin qu'il y ait différentes saisons, come il y en a sur nôtre Terre ; nous verrons celles d'entr'elles, dont l'éloignement est cause que la lumière du Soleil ne les éclaire que foiblement, qui ont des Satellites & des Lunes, qui suplément à cet éloignement : Pourquoi donc toutes ces choses si les Planètes ne sont pas habitées ? Pourquoi ces habitations si personne ne doit les occuper ? Pourquoi cette Atmosphère si personne n'y doit respirer ? Pourquoi ces eaux s'il n'y a point de prairies qu'elles doivent arroser, & de cultivateur qui puisse en profiter ? Pourquoi cette lumière si personne n'en doit être éclairé ? Pourquoi ces variations dans les saisons de l'année ; pourquoi ces tems de semences & de récolte, s'il n'y a point de laboureur qui sème & qui recueille ? Toutes ces choses deviennent inutiles & cependant il est incontestable que Dieu ne fait rien d'inutile.

Je demanderois volontiers à ceux qui envisagent les différentes Planètes come des masses énormes, incultes, inhabitables, pourquoi donc Dieu les a créées. Il a toujours de sages raisons de toutes ses actions ; quelles sont ici ces raisons ? Dans quelle vue leur a-t-il donné l'existence ? Il me semble,

que je les entends ; c'est afin de nous éclairer, d'orner les Cieux & d'exciter notre admiration à l'égard du Créateur de l'Univers : Mais comment est-ce que ces Planètes nous éclairent ? MERCURE est presque toujours caché dans les rayons du Soleil ; MARS & SATURNE font si petits ou si éloignés, que nous les apercevons difficilement ; les Satellites de celui-ci & ceux de JUPITER ne se découvrent qu'avec les meilleurs télescopes : Quelle lumière, quelle clarté répandent-ils sur la Terre ? Ils éclaireront leur Planète principale, soit fait ; mais encore une fois, à quoi bon cette lumière, s'il n'y avoit point d'habitans ?

Nous voilà donc réduits à dire que Dieu à créé les Planètes pour orner les Cieux & pour nous engager à louer leur Auteur. J'adopte cette réponse ; mais elle est en vérité admirable dans la bouche de ceux qui la font ! Ce sont des personnes qui prétendent que nôtre Terre est immobile, & qui pour lui conserver cet inutile privilège font tourner tous les Astres autour d'elle & leur suposent des mouvemens si bizarres & si compliqués, qu'ils obscurcissent la gloire de Dieu (*), si elle

B 3

(*) On fait le mot d'ALPHONSE Roi de Castille

pouvoit l'être. Voilà fans doute des admirateurs zélés de l'Être fuprême ! Mais encore, eft-ce qu'on admirera moins le Seigneur en admettant le fiftème de COPERNIC où l'on remarque la plus grande fimplicité réunie à la plus grande régularité dans les mouvemens des corps céleftes ? Eft-ce qu'on fera moins pénétré de la grandeur des perfections divines , en fupofant que les Planètes , femblables d'ailleurs à nôtre Terre à tous égards , font couvertes d'une multitude inombrables d'habitans ? Cette fupofition rendra-t-elle les Cieux moins étendus & moins lumineux ? Les globes qui les ornent en feront-ils arrangés avec moins d'ordre , moins d'harmonie , moins d'intelligence & nous manifefteront-ils moins , la fageffe , la juftice , la puiffance & la bonté du Seigneur ?

C'eft précifément le contraire ; dans le fiftème du Peuple , les Cieux nous présen-

telle & grand Aftronyme , mais qui ne conoiffoit pas le fiftème du mouvement de la Terre. *Si Dieu m'avoit admis dans fon Conseil lorsqu'il créat le Monde , je lui aurois donné de bons avis.* C'eft un langage impie ; mais il eft sûr , dit M. FERGUSON , que ce n'eft que par les fupofitions les plus abfurdés , les plus monftrueufes , les plus destructives de toute harmonie , qu'on peut faire acorder les Phénomènes avec le mouvement du Soleil.

tent une vaste folitude, des déferts immenses où l'on découvre des traces de force, de puissance & d'arrangement; mais c'est tout. On n'y voit aucune empreinte de justice, de sagesse, de bonté, de miséricorde. Il faut des Etres vivans pour en ressentir les éfets, & tout y est mort, désert, inanimé. L'étendue immense des Cieux est telle, qu'un boulet de canon marchant toujourns avec la même vitesse ne sauroit la parcourir en trois cent mille (*) ans. Et cependant il n'y a qu'un seul petit coin, nôtre Terre qui est un point mathématique, en comparaison du reste, où Dieu daigne manifester ses perfections & faire conoitre & respecter ses œuvres admirables & respectables! Dans tout le reste règne un morne silence, un vuide affreux, quoiqu'il eût été très facile à l'Etre suprême de le faire cesser, & qu'un seul acte de sa volonté eût pû produire un éfet si conforme à sa sagesse & à sa bonté. Quel sentiment! Quelle idée! Ah! je me trouve seul, isolé dans l'Univers; il me semble que la Nature est languissante,

B 4

(*) Je n'exagère pas, & j'en fournirai la preuve dans la suite. J'ose dire avec M J J. ROUSSEAU, mais dans un autre cas, Je m'y engage afin qu'on y regarde de plus près.

morle, inanimée & peu digne de l'Être souverainement parfait. Mais dans le système que j'embrasse, tout change; tout prend une autre face; la Nature renaît & n'offre à mes yeux que des objets vivans & animés. Tout ce qui m'environe se présente orné d'une foule d'habitans anonçans à l'envi la sagesse, l'intelligence, la bonté, les perfections infinies du Créateur. Lors même que le Soleil disparoit, & que toutes les Créatures terrestres se dérobent à ma vue, je vois l'Univers dans toute sa magnificence & j'aperçois dans les Cieux une multitude infinie d'habitans, qui me ravissent en admiration, à mesure qu'ils m'attendrissent & me font verser des larmes de joie. Ici ce sont les Planètes de notre système, qui passent en revue devant moi, avec le cortège nombreux de créatures, qui peuplent les surfaces immenses de leurs globes. Plus loin ce sont les Etoiles fixes & lumineuses; ces Soleils brillans environés à leur tour d'une foule de Planètes, couvertes d'une multitude inombrable d'habitans. Le nombre de ces Etoiles étone mon imagination, mais elle est pour ainsi dire acablée, lorsqu'elle se représente que chacune d'elles est accompagnée de plusieurs Planètes, de plusieurs Satellites, de plusieurs Comètes

toutes remplies de Créatures animées & intelligentes. A cette vue , je suis atterré, confondu , anéanti en présence du Seigneur ; j'adore ses perfections dans un silence respectueux. Mais un tel état ne peut durer longtems ; je me relève ; mon imagination s'échaufe ; mon cœur s'enflamme au dedans de moi ; ma langue se délie ; une voix de bénédictions & de louanges se fait entendre. O Eternel Dieu des Armées , qui est semblable à toi ! Lorsque je considère les Cieux , qui sont l'ouvrage de tes mains, les Planètes & les Etoiles que tu as arrangées , je m'écrie , qu'est ce que de l'homme que tu te souviennes de lui & du Fils de l'homme que tu le visites ? J'exalte & je célèbre toutes tes divines perfections , & marchant sur les traces du Psalmiste, j'invite les Astres & leurs habitans à se réunir à moi pour anoncer tes louanges. Loués des Cieux , l'Eternel ; que le Soleil & la Lune l'exaltent , que toutes les Etoiles qui jettent la lumière le célèbrent ; car il a commandé & elles ont été créées ; il vivifie toutes ces choses par sa parole puissante. C'est lui qui étend les Cieux come un voile , il les a même étendus come une tente pour y habiter (*).

(*) Expressions remarquables des Auteurs sacrés.

Je m'aperçois que je me livre au sentiment ; mais on ne doit pas craindre qu'il m'égaré ; le ravissement que j'éprouve est fondé sur les raisons les plus fortes : J'en fais juge mes Lecteurs les plus prévenus : Entre les deux systèmes que je viens de leur présenter celui qui nous donne les plus magnifiques idées de Dieu & de ses Perfections, n'est ce pas celui de la pluralité des Mondes & ne mérite-t-il pas à cet égard une haute préférence sur le système opposé ?

Difons d'ailleurs qu'il s'acorde parfaitement avec ce que nous voyons sur cette Terre. Tout y respire la vie & le sentiment. Depuis les extrémités supérieures de l'Atmosphère jusques aux entrailles de la Terre ; depuis le plus petit étang, jusques au bassin immense de l'Océan ; depuis les Montagnes glacées des Cercles Polaires, jusques aux déserts brulans de l'Arabie ; tout est rempli d'un nombre inombrable de volatiles, de poissons, de mouches, d'insectes, de reptiles, d'animaux marins, d'animaux sauvages & domestiques, sans parler de ces millions d'hommes dispersés sur toute la Terre & constituant la plus noble partie de ses habitans. Mais je n'en dis pas assés, & je veux faire parler un Auteur qu'on ne sauroit citer

trop souvent (*). „ Nous ne voyons pas,
 „ dit-il , tout ce qui habite sur la Terre ;
 „ il y a autant d'espèce d'animaux visi-
 „ bles que d'invisibles. Nous voyons de-
 „ puis l'Eléphant jusques au Ciron & là
 „ finit nôtre vue ; mais au Ciron comen-
 „ ce une multitude infinie d'animaux dont
 „ il est l'Eléphant , & que nos yeux ne
 „ fauroient apercevoir sans secours. On
 „ à vû avec des Lunettes de très petites
 „ gouttes de pluie ou de vinaigre ou d'au-
 „ tres liqueurs , remplies de petits pois-
 „ sons ou de petits serpens , que l'on n'au-
 „ roit jamais soupçonné d'y habiter. Une
 „ feuille d'arbre est un petit Monde ha-
 „ bité par des vermisseaux invisibles à qui
 „ elle paroît une étendue immense , &
 „ qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont
 „ pas plus de communication avec les au-
 „ tres vermisseaux qui y vivent , que nous
 „ avec nos Antipodes. On a trouvé jus-
 „ ques dans des espèces de pierres très
 „ dures de petits vers sans nombre , qui y
 „ étoient logés de toutes parts dans des
 „ vuides insensibles & qui ne se nourris-
 „ soient que de la substance de ces pier-
 „ res qu'ils rongeoient. Sur cet exemple ,
 „ quand la Lune ne seroit qu'un amas de

(*) On l'a déjà deviné ; c'est M. de FON-
 TENELLE.

25 rochers, je la ferois plutôt ronger par
 26 ses habitans, que de n'y en pas mettre.
 27 Enfin tout est vivant, tout est animé.
 28 Nôtre Terre est si peuplée & la Nature
 29 y a si libéralement répandu les Animaux,
 30 qu'elle ne s'est pas mise en peine que
 31 l'on en vit seulement la moitié. Croi-
 32 rés vous qu'après qu'elle a poussé ici sa
 33 fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour
 34 toutes les autres Planètes d'une stérilité
 35 à n'y rien produire de vivant ?

Qu'on réfléchisse avec attention sur le
 principal but que le Seigneur s'est propo-
 sé dans la formation de l'Univers ; c'est
 incontestablement de manifester ses perfec-
 tions & de donner des preuves de sa puis-
 sance, de sa sagesse, de sa justice & de
 ses miséricordes infinies. „ On voit donc
 36 que le Monde matériel ne peut pas avoir
 37 été l'objet principal de la Création (*).
 Des Corps inanimés, des Etres insensibles
 privés d'intelligence pourroient-ils conoi-
 tre les perfections du Seigneur & ressen-
 tir les éfets de sa bonté ? Il falloit pour
 cela des Créatures vivantes, sensibles, ca-
 pables de conoitre Dieu, de l'aimer & de

(*) Paroles tirées d'une Lettre de M. THOUR-
 NEYSER de Genève, sur l'Athéisme & la Fa-
 talité. Gen: 1751.

devenir les objets de son amour & de ses bienfaits. „ Le Monde matériel , dit en-
 „ core M. THOURNEYSER, n'a obtenu l'existen-
 „ ce , que parce qu'il étoit subordonné
 „ au Monde spirituel , & qu'il en étoit
 un accompagnement nécessaire. Ce ne sont
 pas ici des raisonnemens fondés unique-
 ment sur des principes métaphisiques. Nous
 aléguons des faits en preuve. Nous
 renvoyons nos Lecteurs à cette multitude
 inombrable de Créatures vivantes , qui rem-
 plissent toutes les parties de nôtre globe.
 Elles forment une démonstration que le
 sage Auteur de la Nature à eû principale-
 ment en vue les Etres animés dans la Créa-
 tion , & que le Monde intelligible & sen-
 sible doit faire la partie dominante de l'U-
 nivers : Mais cela arriveroit il, si nôtre unique
 globe étoit peuplé & que l'immensité de
 l'espace céleste fut inculte & déserte (*).

Il est tems de finir & je résume tous
 mes raisonnemens que je raporte à celui-ci:

(*) M. WOLF à démontré qu'entre tous les
 Mondes possibles , Dieu a dû choisir le plus par-
 fait. Ceux qui ont voulu rejeter ce sentiment
 se sont embarassés dans des difficultés dont ils ne
 sortiront jamais. Voyés les objections de M.
 PRETMONVAL contre le système de M. REINHARD.
 On trouve le précis de leur controverse : Nouv ;
 Biblioth : German : Tom : XXI. pag. 284 &c.

Si les Planètes n'étoient pas habitées, il faudroit ou que la chose fut impossible, ou que Dieu ne l'eût pas voulu. Dirés vous que la chose n'est pas possible; mais nôtre Terre est bien habitée; quelle contradiction y auroit-il à ce que les Planètes le fussent, elles qui lui ressemblent si fort & précisément dans les articles qui les rendent habitables? Dirés vous que Dieu ne l'a pas voulu? Mais il veut bien que tout soit vivant sur cette Terre, qui est son marchepied; pourquoi voudroit-il que tout fut mort & inculte dans les Cieux, qui sont le lieu de sa demeure & le principal séjour de sa gloire? Nous avons prouvé que le système de la pluralité des Mondes est le plus beau, le plus magnifique, le plus digne de l'Être souverainement parfait; ferons nous cet outrage à sa sagesse & à toutes ses perfections adorables de dire, qu'il n'a pas voulu le choisir, & qu'il lui a préféré un système de beaucoup inférieur.

C'est à mes Lecteurs à peser ces raisons; ou s'ils attendent quelque chose de mieux avant de se décider, je les renvoye aux Ouvrages de Mrs. FONTENELLE, HUGHENS & LAMBERT.



ESSAI

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Brulant d'amour pour sa Patrie ,
 Sous les coups de la Tiranie
 Le Sage n'est point abatu.
 Il ne craint que l'Etre suprême :
 Les fers , les tourmens , la mort même ;
 Immortalisent sa Vertu (*).

LES vers , que je viens de citer , serviront en quelque sorte , de texte à ce petit Essai. Je me propose d'examiner ce que c'est , & en quoi consiste l'amour de la Patrie ; les motifs qui doivent nous porter à l'aimer & à la servir ; & quels sont les avantages qu'on peut en retirer. En-

(*) Ces vers exprimaient à peu près le sens de ceux que LEVRERI écrivit en latin sur les murs de sa prison , lorsqu'il fut condamné à mort par un Duc de Savoie , qui contre la justice s'étoit en quelque sorte rendu maître de Genève. LEVRERI , qui en soutenoit la liberté & l'indépendance en bon Citoyen , fut la victime de son amour pour la Patrie ; de même que BERTHELIER.

fin, je tâcherai de répondre à quelques difficultés & à quelques objections, qu'on peut faire sur ce sujet.

L'amour de la Patrie est cet attachement, que nous avons pour le lieu de notre naissance, qui a été come notre berceau. Cette affection est si générale & si naturelle, qu'elle est come une sorte d'instinct: Les Hommes l'ont éprouvé dans tous les tems, & l'éprouvent encore; il n'y en a point qui n'aime le climat où il est né, quelque dur, quelque ingrat qu'il soit; les Peuples de la Zone torride, brulés par l'ardeur du Soleil, come ceux auxquels il semble refuser sa chaleur & sa lumière, tous également chérissent le Pays, la République, mais plus particulièrement, la Ville, la Bourgade, le simple Village, où il a vû les premiers rayons du jour, & où il a reçu les premières caresses de ses parens. Leurs soins & leur tendresse nous lient à eux, come eux à nous. Avant que de savoir encore ce que signifient les doux noms de Père & de Mère, avant que d'avoir aucune idée de la reconnoissance; avant que le sentiment de l'amour propre, qui est le premier qu'éprouve notre cœur, soit encore développé, nous portons nos regards foibles & timides sur ceux de nos parens

ou sur la nourrice que nous voyons tous les jours, & dont l'attention est nécessaire à notre conservation & à notre bien être ; nous leur témoignons par nos gestes & par nos souris, que nous sentons le prix de leurs soins ; ces soins même resserrent les nœuds qui les lient à nous. Il est naturel que l'ouvrier s'intéresse à son ouvrage, & se plaise à le perfectionner.

Voilà un des plus puissans motifs qui nous atache à notre Patrie. Nous nous rapellons confusément, mais cependant avec force, car cette impression est durable, les premiers sentimens que nous avons éprouvés dans l'enfance, que les jeux de la jeunesse, & les passions même de l'âge viril n'ont pû effacer. Nôtre ame est teinte en quelque sorte, des couleurs primitives qu'elle a reçues, des préjugés en faveur de son Pays, que ses maitres lui ont imprimés ; les usages, les coutumes de sa Nation lui sont devenues familières, & par là même faciles à pratiquer ; tout ce à quoi nous sommes acoutumés, par une longue habitude, nous paroît juste & bon. Les alimens, qui semblent les plus mauvais, nous deviennent salutaires, & nous préferons leur faveur à toute autre. L'air même le plus dangereux ne l'est pas pour

nous, & contribue au contraire à nôtre santé. Il faut bien que cela soit ainsi, autrement les terrains les plus favorisés du Ciel feroient les seuls peuplés, tandis que de vastes Pays feroient déserts, & inhabités. Je n'insisterai pas sur les autres motifs, qui nous attachent à nôtre Patrie, come le rang que nous y tenons, les biens que nous y possédons, les douceurs d'un comerce agréable, facilité par l'usage d'une même langue, & presque du même penchant. Avantages précieux, dont nous pouvons augmenter la valeur, par nôtre industrie & nos conoissances. Quelle satisfaction pour un bon Citoyen, que de contribuer aux progrès de la vérité, de la vertu; de faire aimer & régner l'ordre, & de maintenir la paix. L'amour de la Patrie est sans doute fort louable, mais il doit avoir ses bornes, & rien n'est beau que ce qui est juste & légitime.

Il se présente ici quelques Questions qu'on peut faire sur l'amour de la Patrie (*).

(*) On trouve dans l'histoire de France un trait qui marque combien l'amour de la Patrie a de force sur un cœur vertueux: Le Chevalier BAYARD, blessé à mort, fut rencontré expirant sous un arbre par le Conétable de BOURBON, qui servoit l'Empereur CHARLES V. contre

Je vais tacher de lever ces doutes & de répondre aux difficultés. On demande si l'amour de la Patrie est si positif & si général, qu'on ne puisse y faire aucune exception? Je répons que ce devoir est subordonné à d'autres devoirs primitifs, & plus importans. D'abord, il est certain que s'il se trouvoit en opposition avec ce que nous devons à Dieu, nous devons lui imposer silence, parce que Dieu étant nôtre Créateur & nôtre Maître, nous sommes obligés de lui sacrifier tous nos autres engagements. Come c'est à lui auquel nous devons les avantages que nous procure nôtre Patrie, si ces mêmes avantages se tournoient en piège pour nous, si nous avions lieu de craindre qu'ils ne nous portassent à désobéir à nôtre souverain Protecteur, quelque précieuse que fut pour nous la victime, nous devons l'immoler à l'Être suprême, qui a le premier droit sur nos affections les plus chères, sur tout ce qui nous appartient, & sur nôtre vie mêm-

C 2

contre FRANÇOIS L. Le Conétable dit à BAYARD, *Que je vous plains, généreux & vaillant Chevalier!*
 „ Vous êtes, lui répondit BAYARD, plus à plain-
 „ dre que moi, vous qui êtes armé contre vô-
 „ tre Roi, & qui avés la fureur de faire la
 „ guerre à vôtre Patrie.

me. Ainsi, nous devons fuir les lieux où son culte seroit deshonoré, où la pureté de nôtre Religion seroit en danger, où l'on voudroit nous forcer à dire ou à faire des choses qui blefferoient nôtre conscience, & le serment de fidélité que nous avons juré à nôtre Dieu.

L'amour de la Patrie est encore subordonné à celui que nous devons à tous les Homes en général. Nous sommes Citoyens du Monde, avant que de l'être d'une Ville, ou même d'un Empire. Nous devons aspirer à faire le plus grand bien qui soit en nôtre pouvoir, & ne pas renfermer nôtre bënëfice dans les bornes étroites des murs d'une Ville, ou dans les limites d'un Royaume. Come nous devons plus à nos Concitoyens qu'à nôtre propre famille & à nos parens, nous devons aussi plus à tous les Homes qu'à nos Compatriotes, & que nous ne devons à nous mêmes. A juger les Conquérans sur cette règle, on verra combien la plûpart de leurs projets sont injustes, puisque les guerres qu'ils entreprennent portent par tout la misère & la désolation, & que leur intérêt & leur ambition sont les seuls motifs qui les engagent à ruiner le genre-humain.

Come l'amour de la Patrie a pour objet nôtre repos & nôtre sûreté, soit tem-

porelle, soit spirituelle, & qu'il a pour fondement une sorte de convention, qui l'oblige à nous protéger, & à nous défendre contre nos ennemis, ainsi que nous lui promettons de nôtre côté de lui sacrifier, s'il est nécessaire, nos biens, nôtre fanté & nôtre vie; cette espèce de contract est rompu, dès que la Patrie, au lieu d'être pour nous une bone Mère, devient une maratre; qu'elle nous refuse son secours & nous persécute. Ainsi, il nous est bien permis de nous éloigner d'elle, lorsqu'elle a brisé les liens qui nous y atachioient: Quand il n'y a plus de rélations entr'elle & nous, les obligations mutuelles sont éteintes & anéanties; mais on ne doit pas cesser de l'aimer; on doit toujours respecter le lieu de sa naissance: *Il n'est pas plus permis de lui faire du mal, qu'il ne l'est d'en faire à son propre Père, disoit un ancien.*

Quels sont les devoirs d'un bon Citoyen qui aime sincèrement sa Patrie? C'est de fuir l'oisiveté & la paresse; d'y faire fleurir, autant qu'il le peut, les Arts, le Commerce, les Sciences & la Religion; d'imposer silence à l'avarice, dont la voix est si pernicieuse, & à l'amour propre, qui fait que nous ramenons tout à nos idées particu-

lières ; que nous critiquons tout ce qui leur est contraire, & que nous sommes presque toujours en opposition avec le Gouvernement. A Athènes, dès qu'un Citoyen avoit atteint l'âge de vingt ans, on le faisoit jurer de pratiquer les Loix de l'Etat, d'obéir aux Magistrats, d'exposer sa vie & de verser, s'il le falloit, son sang pour défendre sa Patrie ; de ne lui faire jamais du mal, & de lui faire tout le bien qui seroit en son pouvoir.

Un zélé Citoyen n'a pour Père & pour Fils,
Que son Devoir, son Dieu, les Loix de son Pays.

Un bon Citoyen, qui chérit sa Patrie, se prête de bonne grace, aux emplois publics, quand il en a les talens, & qu'il y est appelé ; mais il s'en éloigne, lors qu'il ne s'en sent pas capable, & qu'il connoit de ses compatriotes plus dignes que lui de les remplir. L'armée Romaine vouloit proclamer Empereur MUCIEN, qui la comandoit, mais ce Général la sollicita pour VESPASIEN, qui fut en effet déclaré CESAR, dans le tems qu'il faisoit le Siège de Jérusalem. Un bon Citoyen ne brigue point les charges de l'Etat ; il se contente de le servir quand il le peut, & laisse parler ses vertus & ses lumières.

Lors qu'une fois un Magistrat est élu légitimement, il est injuste de le casser, & de le faire déchoir de sa dignité, par caprice ou par cabale. *C'est une institution bien sage de ne pouvoir ôter à personne une Magistrature, parce que cela trouble l'exercice de la puissance publique & dégoûte des Emplois, les meilleurs & les plus habiles Citoyens, qui ne veulent pas s'exposer à être dégradés,* dit MONTESQUIEU. Écoutons encore sur ce sujet cet illustre Législateur.

Un Gouvernement libre, c'est à dire toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est par ses propres Loix capable de correction.

Le Gouvernement de Rome fut admirable en ce que, depuis sa naissance, son Institution se trouva telle, que tout abus du pouvoir y pût toujours être corrigé.

Il est donc nécessaire de faire quelquefois des changemens aux anciennes Loix, pour corriger ce qu'elles ont de défectueux, & de contraire au bien public. Les Loix ont come les Hommes, leur enfance, leurs progrès, leur point de perfection & leur décadence. Il seroit dangereux de les ramener à leur origine. Rome ne se gouvernoit plus sous ses Consuls, come elle se gouvernoit sous ses premiers Rois. Les anciens Rois de France rendoient la jus-

tics en public, & sous des tentes; les choses ont bien changé aujourd'hui. Autre tems, autres mœurs & autres règles. La petite République de Genève avoit sous ses Evêques des Loix conformes à son état foible & chancelant; lorsqu'elle a pris plus de force & de consistance, on a été obligé de les changer. L'expérience & la raison obligent de réformer des abus nuisibles, que leur antiquité ne peut, ni ne doit consacrer.

Les Loix qu'on doit maintenir & respecter, ne sont pas celles qui sont tombées en décrépitude par le tems, mais celles qui sont le fondement de l'ordre public, de la constitution présente, & qu'on a juré de conserver & de pratiquer. L'indifférence pour le bien public est aussi dangereuse dans une République, que la tyrannie dans une Monarchie.

Tandis que le Peuple de Rome ne fut corrompu que par les Tribuns, dit encore MONTESQUIEU, le Sénat plut aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment avec sagesse; au lieu que la Populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse. Lorsque le Peuple fut maître, Rome ne fut plus cette Ville, où le Peuple n'avoit eû qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même

haine pour la tyrannie ; ce ne furent plus que brigues, que factions, & la vertu fut opprimée par la force & par l'injustice.

Un bon Citoyen ne craint pas moins la licence que la tyrannie ; il défend ses droits légitimes sans usurper ceux d'autrui ; il n'aspire qu'à perpétuer son état & celui de sa Patrie.

Un Citoyen qui l'aime sincèrement, observe & pratique tous les devoirs qu'elle ordonne, sans aucune exception. Il respecte sur tout les grands principes, les maximes sacrées, qui sont le fondement de la constitution de l'État ; il ne se permet, & ne propose jamais rien, qui puisse troubler son repos, ébranler & renverser l'ordre établi ; point de nouveauté, point d'idées singulières, même à titre de réformation, & d'une plus grande perfection. Quand une fois un Gouvernement a sa forme, sa consistance & sa force, que sa durée & sa prospérité en prouvent la bonté, il est inutile & dangereux de fatiguer ses Conducteurs, & de les rebuter, en cherchant à le perfectionner encore.



DE LA GUERRE CIVILE.

M. de VATTEL, ce Savant & judicieux Jurisconsulte, dont on a déjà emprunté plusieurs pensées & plusieurs justes décisions, prétend que le Souverain doit observer les Loix ordinaires de la guerre envers des Sujets rebelles, puis que ces Loix sont fondées sur les droits indestructibles de la Société Civile, & sur l'obligation où il est de lui nuire le moins qu'il lui est possible, d'y maintenir ou d'y ramener l'ordre, la justice & la paix.

On appelle *rebelles*, tous sujets qui prennent injustement les armes contre le Conducteur de la Société, soit qu'ils prétendent le dépouiller de l'autorité suprême, soit qu'ils se proposent seulement de résister à ses ordres, dans quelque affaire particulière, & de lui imposer des conditions. Si les mécontents en veulent particulièrement aux Magistrats, ou autres dépositaires de l'autorité publique, & en viennent jusqu'à une désobéissance formelle, ou à des voies de fait, cela s'appelle une *sédition*; & lors que le mal s'étend, gagne le grand nombre & se soutient, enforte que le

Magistrat ou le Souverain même n'est plus obéi, l'usage donne à ce désordre le nom de *soulèvement*.

Les sujets, qui se soulèvent sans raison contre leur Prince, méritent des peines sévères; mais le nombre des coupables oblige le Souverain à la clémence, & il réserve les supplices pour les Auteurs des troubles. Dépeuplera-t-il une Ville ou une Province, pour châtier une rébellion? Quand les Peuples des Pays Bas se feroient soulevés sans sujet contre l'Espagne, on détesteroit encore la mémoire du Duc d'ALBE, qui se vançoit d'avoir fait tomber vingt mille têtes par la main des Bourreaux.

Qui fut jamais plus indignement outragé de ses Sujets que le grand HENRI? Il vainquit & pardona toujours, & cet excellent Prince obtint enfin un succès digne de lui: Il gagna des Sujets fidèles; le Duc d'ALBE fit perdre à son Maître les Pays-Bas. Les Tirans seuls traitent de séditieux ces Citoyens courageux & fermes, qui exhortent le Peuple à se garantir de l'oppression, à maintenir ses droits & ses privilèges. Le plus sûr moyen d'apaiser bien des séditions, & en même tems le plus juste, c'est de donner satisfaction aux Peuples.

D'un autre côté, rien n'est plus injuste, rien n'est plus dangereux, que de décider sur de simples apparences, que de soupçonner & de condamner des Magistrats sur de faux rapports, sur des intentions & des faits dont nous ignorons les motifs, & où il y a eû peut-être plus d'imprudence que de malice. Il faut considérer, que ceux qui gouvernent sont des Homes qui peuvent se tromper, & non des Dieux qui sont infailibles. On risque beaucoup de déposer des Magistrats, qui ont de l'expérience, pour en établir d'autres qui en manquent. Ceux qui émeuvent le Peuple pour faire des changemens, n'ont pas toujours un but légitime; & si on les mettoit en la place des Magistrats, qu'ils ont eû l'art de rendre suspects, on trouveroit peut-être en eux plus d'orgueil & plus d'ambition, avec moins de lumières & de probité.

La prévention est un Juge, dont on doit bien se défier: Il n'est permis de faire des inovations dans le Gouvernement, qui ébranlent l'Etat, que lors que ceux qui le gouvernent violent ouvertement les Loix; qu'on a des preuves manifestes de leur prévarication & de leur tiranie: Encore y a-t-il des Jurisconsultes qui doutent, que le Peuple ait le pouvoir de dé-

poser tumultueusement des Magistrats , qu'il a élus lui même , ou les Sujets , leur Souverain. L'Université de Cambridge dit à CHARLES II. Roi d'Angleterre l'an 1681. par la bouche de son Vice Chancelier : *Que les Rois n'empruntent pas leur pouvoir du Peuple , mais qu'ils le tirent de Dieu seul ; qu'ils ne sont responsables qu'à lui de leur conduite ; que c'est le devoir du sujet d'obéir à son Souverain , & non pas de le faire tel , ou de le censurer.* Il vaut même mieux souffrir quelque injustice , que d'en tirer vengeance , en prenant les armes. On élève quelquefois des tempêtes , dont on est soi même la victime. En poussant trop loin les droits de la Liberté , on les expose souvent , & on tombe dans l'Anarchie , ou dans l'Esclavage.

Lorsqu'il se forme dans l'Etat un parti qui n'obéit plus au Souverain , & se trouve assés fort pour lui faire tête , ou dans une République , quand la Nation se divise en deux factions opposées , & que de part & d'autre on en vient aux armes , c'est une *Guerre Civile*. Quelques uns réservent ce terme aux justes armes que les Sujets opposent au Souverain , pour distinguer cette légitime résistance de la *Rébellion*, qui est une résistance ouverte & injuste. Il suffit que les mécontents aient quelque

raison de prendre les armes, pour que ce désordre soit appelé *Guerre Civile*, & non par *Rebellion*. On a vû souvent des Citoyens d'une République, séduits par certains Chefs, qui les faisoient servir à leurs ressenimens particuliers, qu'ils couvroient du titre spécieux de crimes d'État; faux prétextes, dont ils étoient les jouets, & dont ils pouvoient être les victimes.

Dans les Guerres Civiles, l'exercice des Loix est suspendu; on se croit tout permis; & si, pour dissiper les nuages & ramener le calme, on a recours à des Médiateurs & à des Arbitres étrangers, comme on peut y être contraint par les conjonctures, on expose, & l'on risque la souveraineté de l'État; on se met dans la dépendance d'autrui; on afoiblit, on énerve le gouvernement.

N'y a-t-il pas une cruelle injustice à vouloir assujettir des homes libres & mettre en esclavage ceux qui étoient nés pour nous comander? Les Guerres Civiles ne rompent pas tous les liens qui unissent des parens, des amis, & des compatriotes; & ne les dispensent pas de toutes leurs obligations. Il est bien des dettes sacrées pour qui conoit ses devoirs, quoi qu'elles ne donent point d'action contre lui. Une promesse doit être inviolable, même dans

les plus grands troubles de l'Etat. Si on doit tenir parole à des Etrangers, à plus forte raison à des Compatriotes. George BASTA étoit Général des Impériaux en 1602. contre BATTORI & les Turcs. Les révoltés du parti de BATTORI, ayant emporté Niffa, BASTA reprit cette place par une capitulation, qui fut violée en son absence, par quelques Soldats Allemands. Il ne l'eût pas plutôt appris à son retour, qu'il fit pendre tous ces Soldats & paya de ses deniers le damage qui avoit été fait. Cette action toucha si fort les révoltés, qu'ils se soumirent tous à l'Empereur, sans demander d'autre sûreté que la parole de BASTA.

PROCOPE rapporte l'aventure de deux Soldats, l'un Goth & l'autre Romain, qui étant tombés dans une fosse, se promirent la vie l'un à l'autre; accord qui fut approuvé par les Goths.

S'il étoit permis dans une guerre, soit civile, soit étrangère, de violer ses promesses, aucun Traité de paix ne pourroit subsister, & la guerre seroit éternelle. C'est bien alors qu'on pourroit dire come HOB-BES, que l'état naturel de l'homme est un *état de guerre*: Ce qui n'est pas vrai, car il ne fait la guerre que pour assurer & perpétuer la paix.

Cette paix si salutaire au genre humain, non-seulement le Souverain ne doit point la troubler par intérêt ou par ambition, mais il est obligé de la procurer & de l'affermir autant que cela dépend de lui. AUGUSTE, fermant le Temple de JANUS, donnant la paix à l'Univers, accommodant les différens des Rois & des Peuples, AUGUSTE Arbitre des Nations, paroît le plus grand des mortels ; c'est presque un Dieu sur la terre.

M. de VATTEL me permettra d'ajouter quelques Réflexions à ses Remarques savantes & judicieuses.

Je voudrois pouvoir inspirer à tout le monde, l'horreur que je ressens, lorsque je pense aux funestes suites des Guerres Civiles: Elles rompent tous les nœuds qui unissent les Citoyens, elles portent le trouble & la désunion dans les familles ; on a vû souvent le Père, armé contre son propre Fils, & le Fils ataqer & tuer son Père.

Quand la Patrie est ataqée par un Enemi étranger, toutes ses forces se réunissent pour sa défense: Le péril comun excite l'émulation & le courage de tous les Citoyens ; mais lors que la Patrie est déchirée dans son propre sein, lorsqu'elle

a pour énemis ses propres défenseurs, lors que la discorde cruelle fème dans tous les cœurs l'afreux desir de s'entretuer & de se détruire, que les maisons & les temples même ne font pas un azile contre la fureur d'un adverfaire injuste & acharné, non, je ne vois point de situation plus déplorable. La justice & la vérité ne font plus ni écoutées ni respectées; les noirs soupçons, la calomnie étouffent leur voix; la violence règne seule; l'innocence, acablée sous le poids d'un agresseur inhumain, est forcée de chercher un azile dans les forêts & dans les déserts, où elle redoute moins les bêtes féroces que ses propres Concitoyens.

O Paix, fille du Ciel, viens te montrer aux Hommes;
Viens calmer leur noire fureur !

En toi font tous les biens; & la Terre où nous sommes,

Sans toi n'est qu'un séjour & de trouble & d'hotreur.

Un Prince équitable & qui aime la paix est seul digne de gouverner un Peuple libre, & mérite seul le titre de Souverain.

Il me semble que je ne puis mieux terminer ces réflexions que par ces vers-ci,

Oh , qu'un Peuple est heureux quand l'union fidèle
 Lui fait goûter les fruits d'une paix éternelle !
 Le Ciel à pleines mains lui versant ses bienfaits
 Maintient sa liberté , prévient tous ses souhaits.
 Le Commerce & les Arts , Péres de l'abondance ,
 Fleurissent à l'abri de l'aimable innocence.
 Pour combler son bonheur , l'auguste vérité
 Touche , gagne les cœurs par sa simplicité.
 Sa lumière confond l'aveugle fanatisme ,
 Dans ses obscurs détours , éclaire le Désisme :
 Le Magistrat chéri d'un peuple généreux
 N'use de son pouvoir que pour le rendre heureux ;
 Et dans tous ses projets , conduit par la Justice ,
 Des Loix & de l'Etat il soutient l'Edifice ;
 Mais si , de la raison n'écoutant plus la voix ,
 Les Peuples du devoir foulent aux pieds les Loix ,
 De projets criminels les ames possédées ,
 Ne se remplissent plus que de vaines idées :
 Du Peuple & du Sénat les droits sont confondus :
 On cherche en vain la Paix , on ne la trouve plus.
 Ces fertiles Côteaux , où l'Art & la Nature
 Etalent à l'envi leurs trésors , leur parure ,
 De l'heureux Citoyen aziles fortunés ,
 D'armes & de Soldats par tout environés ,
 Ne laissent plus goûter une tranquile joie ;
 De l'avidé Etranger ils deviennent la proie.
 L'air rétentit au loin & de pleurs & de cris ;
 Et tout n'offre aux regards que de tristes débris.
 Ha ! pourquoi plus longtems prolonger vos misères ,

Pourquoi vous déchirer, n'êtes vous pas des Frères ?
Quelle aveugle fureur arme le Citoyen
Contre son propre sang , contre son propre sein ?
Le Citoyen qui craint la basse servitude
A pratiquer les Loix doit borner son étude.
Et toi , Fille du Ciel , présent si précieux
Toi , si chère jadis à nos sages Aïeux ,
Toi, qui done le calme au milieu de l'orage ,
Aimable & douce Paix, achève ton ouvrage !
Loin de nous ce qui peut troubler nôtre repos
Et d'un Etat réglé faire un afreux cahos.





R E F L E X I O N S

Sur une Lettre imprimée dans le Journal Helvétique de Décembre 1763. pag. 668.

AUX JOURNALISTES.

JE vous félicite, MESSIEURS, des nouveaux Corrépondans que la réputation & le mérite de vôtre Journal vous procurent; je ne doute point de leur esprit & de leurs lumières, & qu'ils ne contribuent beaucoup à son succès, qui se soutient cependant, depuis l'an 1733. ce qui prouve, au moins, qu'il s'y est trouvé de bonnes Pièces.

Il peut devenir meilleur; on en convient, mais il y a toujours quelque danger à corriger un plan qui a réussi; il en est presque ici come des gouvernemens; on veut réformer de petits abus, & l'on en introduit de plus grands. Un de vos nouveaux Corrépondans, qui écrit bien, vous propose, pour perfectionner vôtre Journal, d'en retrancher les Essais sur les passages de l'Écriture Ste, & d'éviter le ton de Prédicateur. Le ton a plus de rapport

à la voix & à la récitation, qu'à la forme d'un Ecrit, & à son stile; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici: On veut parler des pensées & des expressions, ou obscures, ou gigantesques; de ce fastueux étalage d'érudition, qui étoit à la mode autrefois, & dont on trouve plusieurs exemples dans les anciens Sermons. A cet égard, l'anonyme a raison; mais le gout de la Chaire a bien changé aujourd'hui (*). Plus de ces passages enfilés par force, les uns aux autres; on ne s'en sert que pour appuyer & confirmer le raisonnement; l'ordre naturel des pensées a succédé à une méthode sèche, froide, & scholastique; les longues & savantes discussions sont bannies de la Chaire; l'érudition même n'y est soufferte que par nécessité & pour éclaircir

D 3

(*) Ce n'est que depuis le commencement de ce Siècle que l'Art de la Prédication s'est perfectionné. On m'a dit qu'un habile Prédicateur de Genève ayant envoyé à l'Académie Française un Discours pour concourir au prix qu'elle distribue, on demanda à FONTENELLE, ce qu'il pensoit de ce Discours? Il est éloquent, répondit-il, mais il sent trop l'Académie pour un Sermon, & trop le Sermon pour l'Académie. Qui ne voit que cela n'est qu'un jeu de mots qui ne prouve rien. La Chaire & l'Académie ne sont pas incompatibles.

ce qui sans elle paroîtroit obscur ou douteux. On veut aprésent de la précision & de la justesse : Tous les bons Prédicateurs ont adopté ces principes, qui rendent leurs Sermons plus courts, plus clairs & plus efficaces; les Prédicateurs même de l'Eglise Romaine, qui s'en éloignoient plus que ceux de la Religion Réformée, s'en rapprochent : Pour plaire, pour toucher ; pour instruire & persuader, ils ne font usage que de la Raison & de l'Écriture Sainte, qui élève l'ame, & lui inspire de nobles idées & de grands sentimens. On y trouve des figures tendres & terribles, des pensées sublimes qui ornent le Discours & frappent l'esprit & le cœur. L'Écriture Sainte est pour l'Orateur Chrétien un riche trésor, où il puise sans cesse sans le tarir jamais : Elle orne la Poésie; RACINE, ROUSSEAU, le FRANC, tous laïques, en ont fait un excellent usage.

Il n'est donc pas surprenant que quelques Orateurs profanes, sans toucher à l'encensoir, allument pour ainsi dire leur génie à ce feu sacré, qu'ils se servent de ces richesses pour orner leurs Ecrits, & pour mieux éclairer & convaincre. Le beau & le bon ne sont jamais hors de place. Pour étendre l'Empire de la vérité, & ce-

lui de la vertu , feroit-il défendu de fe fervir des meilleures armes , & de cette éloquence mâle & vigoureuſe qu'on trouve dans les Prophètes.

Un Discours Chrétien , compoſé ſans apareil , ſans déclamation , ſans hyperbole , feroit-il mauvais , parce qu'on y auroit mis à la tête un verſet de l'Écriture Sainte pour en indiquer le ſujet , & marquer le but de l'Auteur , & doit on l'exclure & le bannir d'un Journal Chretien !

Preſque toutes les Académies de l'Europe ont autorisé cette pratique , & l'Académie Françoisé en fait encore uſage. On trouve dans le Journal Helvétique d'excellentes Diſſertations de feu M. le Miniſtre BAULACRE , où il a expliqué ingénieufement divers paſſages de l'Écriture Sainte ; ces Pièces , & d'autres dans le même genre , ont été fort goûtées. Je ne doute point que ſi un Home de gout donoit de bones Analifeſ des meilleurs Sermons , ſoit des Catholiques , ſoit des Proteſtans , ces extraits ne fuſſent approuvés par les conoiſſeurs , & l'on en trouve dans pluſieurs Journaux. La vraie Eloquence eſt bone partout , & ne doit être bannie nulle part ; malheur à ceux qui lui refuſeroient leur ſuffrage : Je conois des perſones judicieuſes qui ſont de mon ſentiment.

Je ne fais si les Ecrits qu'on veut substituer à ceux que l'on condamne, seront meilleurs; il faut l'espérer; mais il me semble que l'utile & le nécessaire doivent l'emporter sur ce qui n'est simplement que curieux ou qu'agréable.

Un Orateur, soit Eclésiastique, soit Séculier, qui ne cherche point les ornemens étrangers, qui, plein de son sujet, convaincu de son importance, le traite avec clarté & avec force; qui, ennemi de la superstition, ne donne point ses rêveries pour des vérités, me paroît bien estimable. JOSEPH, dans son histoire des Juifs, a voulu embélir l'histoire touchante de JOSEPH, vendu par ses Frères; mais la narration de MOISE a une noble simplicité que l'art ne peut imiter ni même égaler. Les Contes moraux de M. MARMONTEL, qu'on propose pour modèles & pour exemples, quelques bons qu'ils soient, ne le feront jamais autant que les Histoires vraies & intéressantes, qu'on peut tirer de l'Ecriture Sainte, récitées avec gout & avec énergie.

L E T T R E

Aux Editeurs du Journal Helvétique, à l'occasion d'un Fragment d'une Ode de M. l'Abé PAUCHET.

M E S S I E U R S

*Dès que l'impression a fait naître un Poète
Il est esclave né de quiconque l'achète.*

BOILEAU 'Satire IX.'

SUIVANT ce principe incontestable, M. l'Abé PAUCHET me permettra de dire mon sentiment sur les trois premières strophes de son Ode sur l'origine de la Poësie. Elles se trouvent inserées dans votre Journal du mois de Juillet dernier à la page 98. Quoique je n'aie pas le bonheur de connoître ce Professeur, je crois devoir lui supposer avec raison ce caractère heureux, qui se forme par le comerce des lettres. Conséquemment j'ose me flater, qu'il ne sera point blessé des notes critiques que vous trouverez ci jointes. Je m'atacherai d'ailleurs à ne point manquer à la décence qu'on se doit réciproquement.

L'Ode de M. l'Abé PAUCHET ne paroît pas être animée de ce feu , qui est si nécessaire à ce genre de Poésie. BOILEAU , dans son Art poétique, après avoir parlé de l'Elégie , ajoute en traitant les qualités de l'Ode ,

*L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant jusq'au Ciel son vol ambitieux
Entretient dans ses vers comerce avec les Dieux.*

Le feu , la noblesse , l'énergie sont donc des qualités absolument nécessaires à l'Ode. Il ne doit s'y trouver rien de rampant du côté des pensées & de l'expression. Pour faire mieux sentir les défauts , qui se rencontrent dans les Strophes de l'Ode composée par M. l'Abé PAUCHET , il ne trouvera pas mauvais que je les fasse passer ici en revue.

- » Après que le Dieu du tonnerre
- » Eût , des sombres flancs du cahos ,
- » Fait fortir les Cieux & la Terre
- » Et la plaine immense des eaux ;
- » Ces monumens de sa puissance
- » Furent trop peu pour l'excellence
- » De ses magnifiques desseins ;
- » Formant un plus sublime ouvrage
- » Il voulut voir sa propre image
- » Dans le chef-d'œuvre de ses mains.

Il est aisé de voir, que ces vers sont foibles & languiffans. Le mot *Après que* est profaïque; il fait trainer le vers, & est intolerable dans une Ode; il sent l'historien & dénote un ordre didactique que BOILEAU profcrit

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'Esprit phlegmatique

Garde dans ses écrits un ordre didactique.

Il veut au contraire, que l'Ode se représente quelquefois d'un certain désordre; mais il faut qu'il soit employé avec art.

*Son stile impétueux souvent marche au hazard;
Chez elle un beau désordre est un effet de l'Art.*

„ Et la plaine immense des Eaux.

Le vers deviendroit moins foible, & présenteroit à l'Esprit une idée plus grande par l'inversion suivante.

Et l'immense plaine des Eaux.

„ Ces monumens de sa puissance.

Le mot de *monumens* figure mal, il commence même à vieillir dans le langage françois.

„ De ses magnifiques desseins.

L'épithète magnifique, est ici une vraie cheville.

- » L'home est créé , son œil contemple
- » Des miracles de toutes parts :
- » Il voit , il admire ce Temple
- » D'un être qui fuit ses regards.
- » Brillante, autant que libérale,
- » Pour lui seul la Nature étale
- » Mille & mille trésors divers :
- » Frapé de son bonheur extrême ,
- » Il voit , il sent qu'après Dieu même
- » Il est le Roi de l'Univers.

M. l'Abé PAUCHET me permettra de lui demander ce qu'il entend par le Temple d'un Etre qui fuit les regards de l'home.

Ces mille & mille trésors divers sont infipides ; cette manière de s'exprimer est infoutenable en prose ; conséquemment en vers.

- » Déjà l'humble reconnoissance
- » Au fond de son cœur a parlé ;
- » Déjà jusques dans son silence
- » Le sentiment s'est dévoilé.
- » Bientôt par sa voix innocente
- » D'un cœur , que son bonheur enchante ,

- » Eclatent les heureux transports :
 » Poësie, immortelle flame !
 » C'est à ses mouvemens de l'ame ,
 » Que tu dûs tes premiers acords.

Cette dernière Strophe est assurément bien la Sœur des deux précédentes. Tout y est inanimé, languissant, sans vie, & sans ame. Une Apostrophe adressée à Dieu lui même, dans les deux premières Strophes, auroit produit un meilleur éfet : L'Ode en auroit reçu plus de vivacité & de noblesse. Son caractère est bouillant ; elle ne tend qu'à pénétrer jusqu'au Trône de la Divinité. Dans les quatre derniers vers, M. l'Abé PAUCHET paroît s'échauffer. Il n'est pas à douter que les Strophes suivantes ne se ressentent de ce feu. Dans ce cas il est facheux pour le public de s'en voir privé.

J'ajoute ici trois Strophes, que j'ai composées sur le même sujet, que s'est proposé M. l'Abé PAUCHET. Je ne les joins à mes notes, que pour faire voir qu'on peut doner une tournure différente aux mêmes idées, conformément aux mouvemens qu'elles opèrent dans l'ame, dont les affections se font ordinairement conoitre par la manière de les exprimer.

Quand des trésors de ta puissance
 Dieu ! tu fis sortir l'Univers ,
 Et quand ta voix dona naissance
 Aux Cieux , à la Terre & aux Mers ;
 Peu satisfait de ton ouvrage
 Tu voulus peindre ton image
 Par un prodige plus parfait.
 Tu forme l'home , & il s'anime
 Du vent de ta bouche divine :
 Ton chef-d'œuvre te satisfait.

Sortant de tes mains il admire
 Les richesses & la beauté
 De ce vaste & riant Empire
 Dont le rend maitre ta bonté.
 Son œil charmé de ta largesse
 Le remplit d'une douce yvresse
 Par la grandeur de tes présens :
 Si-tôt son cœur , d'un vol rapide ,
 Dont son transport est le vrai guide ;
 Devant toi porte son encens.

Ce fut dans ces tems d'inocence
 Que l'amour seul parlant au cœur ,
 D'une juste reconnoissance
 Vint honorer le Créateur.
 C'est dans ces tems heureux que l'ame ;
 Cédant à la plus vive flame ,

JANVIER 1764

63

Par la force de ses transports ;
Pleine de l'objet qui la lie
De l'immortelle Poësie
Enfanta les premiers acords.



EPI TRE

D'un Jésuite de Rouen à un de ses
Amis.

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage.

Toi, dont la vertu peu comune,
De l'amitié, dans l'infortune,
M'a fait conoitre tout le prix ;
Cher ami, ne sois pas surpris
Si j'enfouis dans la paresse
Des talens foibles & flétris,
Que dès la fleur de ma jeunesse,
Les malheurs ont déjà détruits.
Il fut un tems où j'osai croire
Que ces talens un jour deviendroient précieux :
Bannissant de mon cœur, écartant de mes yeux,
Ce fantôme qu'on nomme gloire,
Je vins, à l'ombre des Autels,
Dans une utile solitude,
Unir les vertus à l'étude,

Rendre à Dieu mon hommage & servir les mortels

Je crus longtems avoir trouvé l'asile

Qui convient aux cœurs vertueux ;

Je cultivois , dans une paix tranquile ,

Tous les présens que m'avoient fait les Cieux ;

Mais au bruit afreux des tempêtes

Qui viennent lancer sur nos têtes

A coups précipités la foudre avec l'éclair,

Sous le poids de l'ignominie

J'ai senti deffècher & périr mon génie :

Tel aux aproches de l'hiver ,

On voit un arbrisseau fragile

Glacé par les frimats, en proie à la langueur,

Se flétrir dans un champ fertile

Et des fiers aquilons acuser la rigueur :

Il attend que d'un coup le bucheron achève

Son triste fort & ses douleurs ,

Et privé d'une utile sève

C'est avec peine qu'il soulève

Ses rameaux dépouillés de fleurs.

L'Océan quelquefois laisse en paix ses rivages

Et sans cesse les vents n'agitent point les eaux ;

Le Ciel n'est pas toujourns obscurci de nuages ;

On voit naitre , après les orages ,

Des jours plus sereins & plus beaux.

Au milieu des torrens , au sein de l'indigence ,

Du reste des mortels la riante espérance
 Vient flûter les chagrins & suspendre les maux ;
 Pour eux tout s'adoucit , au moins à sa présence ;

Mais pour nous , sans cesse acablés ,
 Des malheurs où le sort nous livre ,
 Nous jugeons des jours qui vont suivre
 Par les jours qui sont écoulés.

Le char brillant de la lumière

Né trace plus pour nous qu'un cercle de douleurs
 Et nous sommes les seuls qui passons sur la terre
 Les jours dans l'épouvante & les nuits dans les
 pleurs.

Respectables dépositaires ,
 Soutiens , arbitres de nos Loix !

Vous dont l'œil pénétrant en sonde les mystères ;
 Vous qui jugés le Peuple & conseillés les Rois ,
 Quand vôtre main impitoyable
 Sans fin s'apésantit sur nous ,

Quand nôtre front , plus soumis que coupable ,
 Se baisse avec respect en attendant vos coups ;
 La ressource des maux , les soupirs & les larmes
 Les cris attendrissans , nous sont-ils défendus ?
 Pourriés vous envier hélas ! ces foibles armes
 A des infortunés , que vous avés perdus ?

Voyés le taureau qu'on égorge
 Qui tombe en frappant l'air de longs mugissemens ,
 Le fer ensanglanté , qui lui perce la gorge

66 JOURNAL HELVETIQUE

Ouvre un nouveau passage à ses gémissens :

Le meurtrier cruel , qui rit de ses blessures

Qui du pied lui presse le flanc

Soufre encor ses tristes murmures

Même en faisant couler le reste de son sang :

Pardonnés donc , ô vous ! de qui la main puissante

Dans l'ombre du néant va nous faire rentrer ;

Pardonnés des regrets , qu'une douleur cuisante

A toujours le droit d'inspirer.

Vous nous croyés une troupe insolente

Faite pour atenter aux jours sacrés des Rois,

Et vous dites qu'à nôtre voix

Des Peuples abusés la fureur menaçante

Oublie , ou méprise les droits

D'une couronne chancelante.

C'est toi que j'en ateste , ombre pâle & sanglante,

Ombre du dernier des VALOIS ,

Victime des transports que le faux zèle allume

Et d'un fanatisme insensé ;

Sous les murs de Paris je vois ton sang qui fume ;

Monarque malheureux dis nous qui l'a versé ?

Dis nous par qui... mais non ; déplorables images !

Puissiez vous à jamais rester loin de nos yeux.

Puissent au moins les autres âges

Ignorer les tristes ravages

Que produisit l'erreur chez nos foibles Aïeux !

Et puissent ils donner , plus heureux , ou plus sages :

Un autre exemple à leurs Neveux !

Toi qui disposes de la gloire ,
Equitable postérité ,

Qui dans les fastes de l'histoire

Réhabilites la mémoire

Du mérite persécuté !

Dans nos malheurs, dans nos cruelles peines

Tu ne peux nous offrir que des ressources vaines ,

Des ombres sans réalité.

Dans l'affreuse nuit du silence ,

Quand la mort nous aura plongé ,

Quand nous n'aurons d'autre existence

Que celle des écrits , où nous sommes jugés ,

Que nous servira ta puissance ?

Peut-être un jour , la timide innocence ,

Dissipera les préjugés :

La vérité , trop longtems malheureuse ;

Viendra d'une main courageuse ,

Efacer les affronts dont nos noms sont chargés.

Mais au fond du tombeau qu'ont les morts à prétendre ?

Cet encens qu'on leur offre échauffe-t-il leur cendre ?

A ces restes glacés qu'importe un vain honneur ?

Victimes de la politique ,

Dont ils ont éprouvé l'horreur ,

L'inutilité magnifique ,

De cette gloire chimérique

Peut-elle faire leur bonheur ?

68 JOURNAL HELVETIQUE

Réflexions trop douloureuses ,
Cédés , & faites place à la nécessité :

Nous n'avons plus ces retraites heureuses
Où nos jours s'écouloient dans la tranquillité.

Des fonctions laborieuses ,
L'œconomie & la frugalité

Nous laissoient ignorer les douceurs périlleuses
Du luxe & de l'oïfiveté ,
Ou les fureurs , plus dangereuses ,
De la triste cupidité.

Ce tems n'est plus Nous faudra-t-il conoitre
Le besoin , ou l'amour du gain ?

Le Dieu de l'intérêt sera-t-il nôtre maitre ?
Règlera-t-il nôtre destin ?

Il faut quitter cet habit qui m'honore ,
Que le crime n'a point souillé ,
Et que mon cœur respecte encore

A l'instant où je vais en être dépouillé.

Il faut donc adopter cette idée importune !

Que nos jours dépendront du travail de nos mains ;

Il faut courir à la fortune

Come le reste des humains ,

Et traverser les flots de cette foule avide ,

Qui se pressant sur les chemins

Ecrafe , sans pitié , dans sa course rapide ,

Tout ce qui met obstacle à ses vœux inhumains.

Viens donc , vil intérêt , viens gouverner ma vie ;

Viens tendre dans mon cœur tes ressorts tout puis-

sans !

A quels Autels faut-il que ma main sacrifie ?

A quel Dieu désormais présenter mon encens ?

Irai-je , de mon être oubliant la noblesse ,

D'un riche dédaigneux courtiser la bassesse ?

Irai-je , vil adulateur ,

Aux pieds d'une plus vile idole ,

L'encenser d'un culte frivole ,

Et lui prostituer un hommage flateur ?

Irai je , dans l'espoir d'un salaire trompeur ;

La fatiguer , l'ennuier de fumée ,

Et la paix sur le front, la rage au fond du cœur ,

Parasite avili , sans vertu , sans honneur ,

Perdre pour un repas toute ma renommée ?

Elève de la faculté

Faudra-t-il rédiger une triste ordonnance ,

Et vendre chèrement l'erreur & l'espérance

Au moribond évouanté ?

Ministre de la mort , tiran de la nature ,

Affaffiner par art , guérir par conjecture ,

Et voir de leur tombeau s'élever contre moi ,

Les gémissemens redoutables

De mille infortunés , que dans ces lieux d'éfroi

Auront précipités mes Loix impitoyables ?

Faudra-t il , à THEMIS consacrant mes talens ,

Du Dédale des Loix , sans en trouver l'issue ,

Parcourir la route inconue ;

Et novice encore à trente ans ,

Avec une éloquence aisée ,
 Débiter quelques phrases usées
 Devant des Sénateurs dormans ?

Et voilà donc , grands Dieux , les honneurs que
 prépare

Ce monde où l'on me force à rentrer aujourd'hui ?

Il y faut devenir ou flatteur , ou barbare ,

Ou déformais y languir sans apui !

Il me faudra rougir d'une coupable aisance

Et mépriser les pleurs qu'arrache l'indigence

Aux malheureux que j'aurai faits ;

Ou ne devoir ma subsistance

Qu'à des dons stérifians , à de honteux bienfaits ?

O Dieu du Ciel ! ô Sageffe infinie !

Je n'ai plus de recours qu'à toi :

Entens mes cris , délivre moi

Du fardeau cruel de ma vie !





L'AMOUR FILIAL,

CONTE MORAL,

*Dont l'idée est prise du Tableau de M.
GREUZE, exposé au Salon du Louvre.*

IL fut un siècle où la licence
 Règnoit dans les esprits ainsi que dans les mœurs ;
 Où le hardi Sophisme , usurpant les honeurs
 Dûs à la modeste Science ,
 Tâchoit d'acréditer de funestes erreurs.
 Tel se mettoit au rang des plus sages Auteurs,
 Qui n'avoit envers ses semblables
 Que le mérite afreux de dégager leurs cœurs
 Des liens les plus respectables.
 Un de ces Ecrivains prétendoit démontrer
 Qu'on n'est tenu de révéler
 Ceux à qui l'on doit la naissance ,
 Qu'autant qu'ils ont pris soin de former nôtre en-
 fance.
 Quant à cet instinct précieux ,
 Qui nous porte à chérir en eux nôtre existence ,
 Ce n'étoit au fond qu'ignorance ,

Que préjugé , que foiblesse à ses yeux.
 La vie étoit un présent odieux ,
 Fruit du hazard & de l'incontinence ,
 Qui , suivant le sistème outré
 De ce Docteur dénaturé ,
 N'imposoit à nos cœurs nulle reconnoissance.
 Le Ciel prit soin de l'éclairer.
 Vers un Bourg , où du premier âge
 Les vertus sembloient respirer ,
 Le Ciel guida les pas de ce prétendu Sage.
 Un logis se présente , où des Enfans heureux
 Envers un Père infirme aquitoient la nature ;
 Heureux par la volupté pure
 Qu'au premier des devoirs atachèrent les Dieux.
 Un fauteuil simple étoit le Trône.
 Où sur un couffin de duvet ,
 Le Vieillard d'un air satisfait
 Recevoit ces doux soins que l'amour assaisone.
 Ses bras tomboient , privés de sentiment ;
 Son cœur seul est entier & vole sur sa bouche :
 De ses Enfans la piété le touche.
 Son Gendre , leur donant l'exemple en ce moment,
 Aidé par une Sœur aimable
 Qui soutenoit ce corps foible & souffrant ,
 Nourrissoit de ses mains ce Père respectable.
 Un autre Enfant s'avance & porte un vase plein
 De la liqueur enchanteresse

Qui console , ranime & foutient la vieilleffe.
 Un troisiéme , à son air impatient , chagrin ,
 Trop jeune encore , fait voir une vive contrainte
 De ne pouvoir servir ce Père à son déclin.
 Sous un tissu de laine un quatriéme enfin
 Entretien de ses pieds la chaleur presque éteinte.
 Une Sœur, déjà Mère , instruite en l'art d'aimer,
 Tendre & belle sans imposture ,
 Orne aussi cette Scène où brille la nature ,
 Et tient un livre pour charmer
 Les maux que ce Vieillard endure.
 La Mère les voit tous à l'envi s'animer :
 La Mère suspend un ouvrage
 Destiné pour ce digne Epoux ,
 Et lit dans l'avenir tout ce que lui présage
 Pour elle-même un spectacle si doux.
 Le plus jeune de sa famille ,
 Un Enfant , qui comptoit à peine trois printems ,
 Fruit précieux de l'hymen de sa Fille ,
 Veut aussi prendre part à des soins si touchans ,
 Acourt de ses bras innocens
 Ofris le foible ministère ,
 Et de son jeune cœur suivant le mouvement ,
 Pour distraire l'ennui du respectable Père ,
 Lui présente un oiseau qu'il chérit tendrement.
 Ce dernier trait fit répandre des larmes
 A l'Ecrivain , qui jusques à ce jour ,

Avoit du filial amour

Osé défigurer les charmes.

Sa Raïson aplaudit , son cœur troublé se rend :

Son cœur convient que si l'Être suprême

Ne nous inspiroit pas cet amour en naissant ,

Il faudroit pour l'honneur de l'humanité même ,

Eriger en vertu ce pieux sentiment.



L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

PREMIERE LETTRE.

APRES une route aussi longue que désagréable, ma chère CAMILLE, je suis arrivée depuis deux jours chez ma Tante, dont la réception flatteuse n'a pû me distraire du chagrin de m'être séparée de vous. Ha ! ma chère amie, que le dérangement de ma fortune est funeste à mon cœur ! Mais ce triste événement étant l'ouvrage du défaut de conduite de mes Auteurs, je dois respecter leur mémoire & condamner au silence la voix plaintive du reproche, puisque la résignation m'est inspirée par le sentiment.

Vous sâvés qu'en partant de Paris, j'a-

vois très mauvaise opinion des usages de la Province. Je ne suis pas encore assez initiée dans leurs mystères, pour vous dire si le dégoût qu'ils m'inspiroient étoit fondé; contentez vous, pour le moment, d'apprendre qu'ils n'ont rien de commun avec les nôtres, & jugez en par le détail de l'heureux accueil que l'on m'a fait.

Le château de Franqueville est situé dans une très belle plaine, où serpente la Loire; une avenue de maronniers d'une demi lieue d'étendue, & dont il est la perspective, en annonce l'agréable séjour. Ce fut à l'entrée de cette avenue délicieuse, que ma chaise s'arêta sur les six heures du soir. Un Cavalier de très bonne mine s'étant empressé d'ouvrir ma portière, me présenta la main avec une certaine grace, qui seroit de recette dans nos cercles les plus élégans. Il me conduisit à un groupe mouvant, composé d'une douzaine de personnes, tant hommes que femmes, à qui mon aspect fit doubler le pas sous l'aiguillon de l'empressement.

Ma Tante, qui présidoit au milieu de cette assemblée, & que je reconus à la ressemblance parfaite qui se trouvoit entre elle & mon malheureux Père, me reçut dans ses bras avec cette sorte de sensibilité, qui caractérise si naturellement la vé-

ritable tendresse. Ensuite m'ayant présenté sa compagnie, qui n'étoit composée que de Cousins & de Cousines, il falut nécessairement répondre aux caresses empressées dont ils m'affaillirent. Malgré la reconnoissance que je ne pouvois me dispenser d'éprouver, je vous avouerai cependant, ma chère amie, que n'étant point faite à ces bruyantes preuves d'amitié, toutes ces accolades insupportables me fatiguèrent infiniment, surtout lorsque les Cavaliers se mirent de la partie.

Je ne fus pas moins excédée, par les complimens empoulés qui succédèrent à cette scène désagréable; je me crus transportée dans une Région étrangère, dont je n'entendois pas l'idiome; ce qui doit vous faire présumer que mes réponses furent très laconiques.

Je remarquai que les deux Filles de ma Tante me regardoient avec un air de surprise, qui tenoit de l'enthousiasme. L'une a quinze ans & l'autre douze. Elles réunissent tous les agrémens qui font distinguer la blonde & la brune; mais leur toilette dégrade leurs cheveux naissans: Aussi me prépare-je à rectifier son ridicule. A l'égard de leurs Frères, vous savez qu'ils sont au Collège d'Harcourt.

Enfin ce déluge de complimens s'étant

trouvé, pour ainsi dire, épuisé, nous primes la route du Château, ou j'arrivai très fatiguée, d'autant plus que les cailloux, qui tiennent lieu de sable dans cette avenue, rendent son usage d'une dure digestion pour les habitans ordinaires des Thuilleries & du Palais Royal.

Nous entrames alors par un très beau grillage, dans une Cour spatieuse, dont le coup d'œil me plut infiniment. Elle est bordée de plates bandes, émaillées par les couleurs brillantes des renoncules & des anémones qui les composent: Un grand vestibule, décoré d'un portique à la moderne, forme l'entrée de cet édifice. Nous entrames ensuite dans un salon, où le bon goût tient lieu de magnificence. Ce fut dans cet endroit, que j'éprouvai une autre espèce de suplice, par la nécessité de répondre aux différentes questions, que me firent mes infatigables campagnards. J'étois prête à succomber sous le poids de leur curiosité, lors qu'heureusement pour ma poitrine, un Laquais vint anoncer que le souper étoit servi.

Jugez de ma surprise en apercevant sur une table de quatorze couverts, un aloyau de quinze livres, accompagné d'un énorme d'indon & d'une outarde monstrueuse; le tout escorté par quatre entrées copieuses,

composées d'une tête de veau farcie, d'une fricassée de poulets, d'une compote de pigeons & d'un paté de godiveau. Un marcassin prit ensuite la place de l'aloyau, & fut soutenu par un chapon, une poullarde, un levraut, un laprèau, deux perdrix & deux gelinotes, sans oublier deux salades, qui formèrent la marche de ce second service. Le troisième ne fut pas moins considérable, puisqu'il nous procura huit plats d'entremets, comandés par un jambon, donc l'extrême embonpoint pouroit se comparer à celui d'un de ces gros chanoines, qui par son épaisse rotondité prouve si naturellement la mollesse de sa conduite sensuelle.

A l'égard du vin, je fus surprise de la quantité que nos convives masculins en burent à ma santé, depuis huit heures, jusqu'à onze, que nous restames à table; mais ma Tante, qui présumoit avec raison, que j'avois besoin de repos, termina cet ennuyeux festin pour me mettre en possession de l'appartement qu'elle m'avoit destiné.

Il est plus que joli, tant par la fraîcheur de ses meubles, qui sont de perse, que par la guaieté, que son exposition inspire. Il done sur une belle terrasse, au bas de laquelle l'œil distingue avec volupté, un parterre enchanteur, qui se trouve

terminé par un parc dont l'étendue me paroit confiderable. Je vous en détaillerai toutes les beautés, quand je l'aurai parcouru ; la pluie m'en ayant empêché jufqu'à préfent.

J'efpère que la description que je viens de faire vous prouvera, ma chère CAMILLE, mon exactitude à remplir les engagements, que l'amitié nous fit contracter en nous féparant, & que vous observerez furement, avec le même fcrupule. Je ne tarderai pas à vous apprendre la nature de mes amufemens champêtres, dont la fimplicité n'aura rien d'analogue, avec le fafte des plaifirs de Paris, qui, j'efpère, me dédomageront un jour de l'exil ou l'infortune me condanne. Ha ! chère amie, quelle félicité de vous prouver alors, que ma plus grande fatisfaction confiftera dans les délices de vous rejoindre ! Hélas ! en attendant ce moment defiré, recevez le plus tendre des baifers, avec la certitude que mon cœur ne celfera jamais d'être tout à vous.

SECONDE LETTRE.

VOTRE réponfe, que j'atendois avec impatience, ma chère amie, m'a pénétrée de plaifir, en aprenant celui que ma Let-

tre vous a procuré. Je suis enchantée que son stile vous ait amusé, & je vous promets, en conséquence, le détail de toutes mes découvertes qui, je crois, seront passablement intéressantes.

Les Provinciaux sont étonnés du ridicule fastueux qu'ils voyent à Paris, quand le desir de s'y perfectionner les obligent d'abandonner leur chaumière; ma propre expérience me force de convenir, que les Parisiens sont pour le moins aussi fots, lorsqu'ils abandonnent leurs foyers, en faveur de la Province. Cette réflexion doit vous faire conclure, que c'est à tort que nous prétendons avoir tant de supériorité sur eux, puis, qu'aux cérémonies près, ce sont réellement des homes, dont la franchise me paroît préférable à l'inconséquence perpétuelle de nos vaporeuses du bel air & de nos automates du bon ton, qui, sous le vernis séducteur d'un pompeux étalage, deshonnorent avec faste, les mânes glorieuses de leurs illustres Aïeux & poussent l'imprudence jusqu'à mépriser des êtres respectables, dont la conduite raisonnable devrait leur servir de modèle.

Si je disois, par exemple, à toute autre qu'à ma chère CAMILLE, que ma Tante, qui n'est jamais sortie de son chateau, est
 cependant

pendant une femme aimable, possédant une solidité d'esprit, qui se caractérise dans toutes ses actions, vous conviendrez que le persiflage seroit le prix de ce discours, & qu'il n'en faudroit pas d'avantage, pour me dégrader dans l'imagination puerile de nos agréables: Ce seroit pourtant la vérité que je leur dirois; mais font-ils faits pour entendre son langage? Hélas! ils ne l'ont jamais connu.

Oui, ma chère amie, la Comtesse de FRANQUEVILLE est digne de cet éloge, & plus digne encore de mon attachement, par les tendres attentions dont elle me comble; cette certitude ne peut que vous intéresser, aussi me fais-je un plaisir de vous anoncer mon bonheur, qui seroit complet, je vous jure, si je le partageois avec vous. Revenue d'une partie de mes préjugés, sur les prétendus ridicules de la Province, je suis forcée de vous dire, que la société ordinaire de ma Tante me paroît très bien choisie & pourroit, sans trop la flater, se faire distinguer dans plusieurs de nos Assemblées Parisiennes qui, contre la maxime générale, se piquent de bon sens. La plus forte partie de cette société se trouve composée par nos parens, qui depuis mon arrivée n'ont pas aban-

doné le Château. J'ai tout lieu de présumer, que je suis l'objet de leur assiduité, & je vous avouerai franchement que j'en suis passablement flatée, d'autant plus que dans le nombre des étrangers, le Comte de VOLVIRE tient merveilleusement bien sa place; c'est ce Cavalier, dont je vous ai parlé dans ma précédente, & par conséquent celui qui me donna la main pour descendre de ma chaise le jour de mon arrivée. Son esprit est analogue à la noblesse qui se distingue dans toute sa personne; il est Capitaine de Cavalerie. Son âge paroît être de vingt six ans & sa fortune est considérable. Il se plaît infiniment avec moi par la conformité de nos caractères, & ma Tante, qui prétend s'y connoître, donne une interprétation très tendre aux attentions qu'il me témoigne, & sur tout à son assiduité, vû qu'il ne lui a jamais fait de si longues visites. La suite nous apprendra si les remarques de Madame de FRANQUEVILLE sont justes; tout ce que je puis vous assurer, c'est que j'en atens l'événement dans la plus parfaite sécurité.

A l'égard de mes amusemens champêtres, jusques à présent ils se sont bornés à la promenade dans ce parc charmant, dont je vous ai promis la description. Il

semble réellement, que la nature se soit épuisée pour l'embélir par les mains de la simplicité. Des arbres entrelassés forment des cabinets de feuillage, qui sont impénétrables aux rayons du Soleil; un gazon toujours verd, parsemé de violettes, est le tapis inextimable dont ses diverses allées sont couvertes; un concert enchanteur de rossignols & de fauvettes s'y fait entendre sans interruption & pénètre l'ame par la mélodie de ses divins accords. Ajoutez à cela le murmure flateur de différens canaux, qui serpentent dans le bois & qui fixent leur course vagabonde dans le sein de la Loire, dont les murs du Château se trouvent arrosés. Je crois qu'en réfléchissant sur toutes ces beautés naturelles, vous conviendrez aisément quelles doivent l'emporter sur les artificielles, & mon expérience en fait la preuve, puisque je préfère cette aimable solitude au jardin spacieux qui la précède & dans lequel l'art n'a rien négligé pour rendre sa construction brillante. J'avouerai cependant, qu'il y a un pavillon, dont la volupté a sûrement dirigé la structure par les nouveaux délices qu'il me fait éprouver, toutes les fois que je vais m'y reposer. Ma Tante, qui n'aime point à

marcher , & qui ne vint au devant de moi que par le desir de m'embrasser plutôt , ne fort jamais de chez elle que pour visiter ses voisins , de sorte que mes Cousines , dont l'ainée est plus que charmante , font les uniques compagnes de mes promenades , où le Comte de VOLVIRE vient quelquefois nous rejoindre.

Plusieurs singuliers personages , que j'ai remarqué dans le concours de visites que nous recevons journellement , me font espérer un amusement réel , que je vous ferai partager , lorsque je les conoitrai plus particulièrement ; surtout une certaine femme , dont la figure seroit passable , sans le ridicule de ses minauderies. Son mari porte sur son front l'empreinte de la docilité , cependant il en est extrêmement jaloux ; mais cette frénésie faisant très peu d'impression sur l'esprit de cette agréable , je conclus qu'un tel ménage ne peut être que fort plaisant pour les sectateurs de la satire , puis que ce nouveau MENELAS est aussi sot , que sa moderne HELENE est coquette. Les diverses courses , que je serai forcée de faire pour m'acquiescer des politesses que j'ai reçues , me fourniront sans doute les moyens d'approfondir la matière , & si mes découvertes répondent à mon atente , leur peinture

véridique ne déplaira sûrement pas à ma chère CAMILLE, que j'embrasse de tout mon cœur.

T R O I S I E M E L E T T R E .

RIEN de plus joli, ma chère CAMILLE, que la finesse de vôtre persiflage, sur l'intérêt que vous me supposez prendre au Comte de VOLVIRE. Je veux bien convenir, qu'il me paroît infiniment aimable ; mais la franchise de cet aveu doit vous persuader, que mon indifférence ne sera pas facile à détruire. Je puis en éfet vous assurer, que mon cœur vous appartient encore sans partage ; si la maligne influence de mon étoile me force un jour à le diviser, foyez' assurée que vous disposerez toujours de sa meilleure partie.

Je vous écris du Château de la Marquise de FELCOURT, où nous sommes depuis quatre jours dans des fêtes perpétuelles ; cette femme respectable ayant rassemblée toute la Noblesse du Canton, pour célébrer le plaisir que nôtre visite lui procure. Je pourrois même me flater d'en être l'objet principal, puisque toutes ses attentions se réunissent sur moi ; mais vous

savez que l'amour propre ne fut jamais mon apanage , aussi n'attribue-je les déférences qu'elle me témoigne , qu'au titre d'étrangère , qui , chez les Peuples policés , porte des droits incontestables. Cependant ces prétendus privilèges , qui , contre mon dessein , sont trop observés par les Cavaliers de cette nouvelle Société , excitent une forte jalousie dans le cœur de Madame d'ORMONT : Elle en est la triste victime , puisque la nouveauté d'un Minois Parisien , l'emporte sur tous les charmes qu'elle étale avec profusion , pour ramener sous ses Loix cet essain d'infidèles. Votre pénétration vous fait sûrement deviner , qu'il est question de cette femme , dont je vous ai parlé dans ma dernière , & vous conviendrez qu'étant acoutumée depuis dix ans à recevoir tous les hommages de ses compatriotes , il doit lui paroître dur de se trouver supplantée par une orpheline infortunée , dont la candeur & la vertu forment la plus grande partie des agrémens. Son Mari , au contraire , ne peut dissimuler la joie que cette suspension de galanteries lui fait éprouver & je trouve la satisfaction de ce pauvre homme pour le moins aussi sote , que la colère de son HELENE est méprisable. Je lui céderois cependant de bon cœur tous les suffrages

que l'on m'accorde à son préjudice, puis qu'il n'est rien, selon moi, de plus ennuyeux, que la foule des adorateurs, lorsqu'une femme n'est pas possédée du démon de la coquetterie.

Dans le nombre des soupirans, qui postulent ma tendresse, il se trouve un certain petit Cousin nommé DE FOLVILLE, que l'Ordre de Malthe à reçu dans son sein, pour réparer un jour la modicité de sa légitime. Il me paroît fort amoureux, & tout autant qu'il doit me trouver indifférente; mais il joue de malheur, puisque malgré la gentillesse dont il se croit doué, il se trouve contrecaré par la fleur des CELADONS rustiques: C'est un Gentilhomme âgé de quarante ans, nommé le Baron de LADRENVILLE, jouissant de dix mille livres de rente: Sa taille, qui représente une ligne courbe, malgré sa grandeur naturelle, s'est laissée subjuguée par l'air ignoble qui la dirige. L'avarice est peinte sur sa figure décharnée, dont le Soleil a tané l'épiderme, & ses sentimens ne démentent point sa physionomie, puisque la nature n'a jamais rien produit de si crasseux. Si vous présumez que son ajustement est analogue à ses graces personnelles, vous ne vous trompez pas; il est com-

posé d'un habit verd canard, galonné d'argent, dont il ne fait usage que les jours de cérémonies, & qui par son antiquité désigne la substitution que son Bis-aieul lui en fit jadis. Tel est l'original sans copie, qui s'est mis sur les rangs pour captiver mon cœur; pour comble de ridicule il est horriblement jaloux du Chevalier DE FOLVILLE, auquel il dispute sans cesse l'avantage de me doner la main; mais le Comte DE VOLVIRE, qui n'est point endormi sur le chapitre des attentions, les prévient inhumainement l'un & l'autre, sans examiner la mortification qu'il leur procure; & dussai-je m'exposer encore à votre malice, je vous avouerai naturellement, que je lui fais gré d'un empressement, qui me délivre des importunités d'un Cousin, qui ne m'inspire que de l'indifférence, & des persécutions d'un rustre, qui me fait soulever le cœur.

A l'égard de mes autres conquêtes, je les passerai sous silence, ne voulant vous parler que de celles qui me paroissent intéressantes & qui selon toutes les apparences le deviendront d'avantage dans la suite.

Il est certain que le nombre de Courtisans ne m'atire pas l'amitié des jeunes Dames, qui composent cette assemblée :

Excepté ma Cousine, dont je suis la confidente, toutes les autres se sont rangées du parti de Madame d'ORMONT ! Hélas ! qu'elles sont folles , & que je plains leur aveuglement !

Ce titre de confidente , que je viens de prendre en faveur de ma jolie Cousine , doit vous faire comprendre , ma chère CAMILLE , qu'il est question d'un intérêt de cœur, dont je crains bien que cette jeune personne ne soit un jour la triste victime , par les cruels obstacles qui pourront s'opposer à son bonheur. Vous n'en douterez pas , en apprenant qu'il s'agit du petit Marquis de RIBERVILLE , dont le Père vous est connu. Vous savez que l'ambition de ce Vieillard répond à l'immensité de ses richesses ; ce qui doit vous prouver , qu'il ne consentira pas facilement que son Fils unique épouse une Demoiselle d'une fortune aussi médiocre , que celle de l'aimable HORTENSE. Cependant , élevés pour ainsi dire ensemble , par l'union qui se trouve entre leurs Parents , l'amour s'est glissé dans les cœurs de ces pauvres enfans à mesure qu'ils grandissoient , & cette sympathie , si justement éprouvée , fera peut-être sacrifiée à un vil intérêt : Quelle abominable injustice ! Dieu veuille que ma prophétie ne s'accomplisse

jamais, ou du moins que je n'aie pas la douleur d'être témoin de leur infortune ! Je ne puis vous dissimuler qu'ils m'intéressent infiniment. Ha ! ma chère CAMILLE, que sa Soeur cadette est heureuse ! Trop jeune encore pour conoitre la sensibilité de son ame, tous ses amusemens consistent dans une poupée, qui fait ses délices, & cet état d'innocence, que les passions ne détruisent que trop promptement, est à mon avis l'âge d'or de notre existence, par la sécurité dont il nous fait jouir. . . .

Mais c'est assez moraliser ; d'ailleurs on vient m'avertir, que je suis atendue pour une grande partie de chasse, où toutes les Dames doivent se rendre en Calèche ; ce qui m'oblige, contre mes desirs, à terminer cette Lettre, en vous réitérant que rien dans la nature ne m'intéresse plus que ma chère CAMILLE.

QUATRIEME LETTRE

34

APRES quinze jours de différentes courses, ma cher CAMILLE, je suis enfin de retour au Château de Franqueville, dont je desirois le séjour avec toute l'impatience, qu'une fatigue inexprimable m'inspirait.

La vie que l'on est obligé d'adopter à la campagne est beaucoup plus fatigante que celle de Paris. Malgré tout son fracas, une femme peut y réparer dans la matinée la perte du sommeil qu'elle est contrainte de sacrifier à ses veilles ordinaires; mais ici on a pour principe que dormir est un tems perdu, aussi ne s'y fait-on point de scrupule d'y passer plusieurs nuits sans clore la paupière, & quand il vous est permis de prendre du repos, vous êtes trop heureuse si vous restez quatre heures dans le lit sans interruption. Il faut s'y lever très matin, pour prendre sa part d'un copieux déjeuner, qui précède toujours la chasse ou la-pêche. Pour moi, qui suis come vous savez, sectatrice de MORPHE'E, j'ai bien de la peine à m'acoutumer à ce genre de vie.

Le nouveau ridicule que j'ai découvert dans la méthode burlesque de nos musiciens campagnards, ne peut être passé sous silence. Rien de si plaisant, que leurs concerts, surtout lorsqu'ils veulent exécuter un grand chocur : Leurs cris discordans déchirent sans pitié le timpan de l'oreille, sans qu'il soit possible de distinguer ni sons, ni paroles; vous les voyez ensuite abandonner leur pupitre avec un air triomphant, capable de faire présumer qu'ils se-

roient en état de réformer l'Opéra. J'avoüerai cependant, que j'ai remarqué de très belles voix, dans le nombre de ces Musiciens subalternes; mais semblables à un diamant brut, il faudroit les faire briller par le gout, dont elles ignorent totalement les préceptes; & malheureusement leur présomption me paroît si bien enracinée, que je ne répondrois pas qu'elles voulussent écouter les conseils de GELIOT, si elles étoient dans le cas d'en pouvoir profiter.

C'est chez la Marquise de FELCOURT que j'ai entendu le concert, dont l'exécution baroque m'a fourni le détail que je viens de vous faire; le seul agrément qu'il me procura fut une sonate de TARTINY, que M. de VOLVIRE exécuta supérieurement; il est vrai qu'il pourroit se piquer d'être un des plus grands violons du Royaume; c'est un talent que je ne lui conoissois pas, & dont j'espère tirer un excellent parti, lorsque mon clavecin sera remonté.

La relation que l'on me fit hier de la première galanterie de Madame d'ORMONT, m'a parue trop plaisante, pour vous la laisser ignorer, d'autant plus qu'il est question d'un home de vôtre conoissance, c'est à dire du petit Duc de FLORAC, qui,

come vous savez , est la fleur de la fatuité, & dont le Duché se trouve dans cette Province. Cette belle avoit alors dix huit ans, & possèdoit assez de charmes pour dédomager le Duc d'une demi douzaine de Maitresses, qu'il prétendoit avoir laissées dans le désespoir à Paris. D'ailleurs, d'ORMONT étant son vassal, il crut assurément, que ses droits étoient incontestables sur la femme de ce Gentilhomme. Il le manifesta bientôt, par les fêtes brillantes & les magnifiques cadeaux dont il fit usage, pour séduire l'objet de ses desirs, qui ne fut rien moins qu'insensible à tant de petits soins, & dont l'amour propre se trouva plus que flaté, de voir porter ses fers à un home de cette importance. Mais malheureusement pour ce couple amoureux, la jalousie du pauvre d'ORMONT, qui ne lui permettoit pas de s'en rapporter à la vertu fragile d'une épouse trop coquette, le rendit un ARGUS si incomode, qu'il fut bientôt regardé come le plus cruel des ventpires; cette persécution continuelle, qu'il exerçoit sans ménagement, ne préservat cependant pas son front de l'Aigrette, dont on vouloit le décorer. Un jour où le Duc donoit une superbe fête, pour célébrer celle de sa DULCINE'E, il résolut. . . .

Mais on vient m'avertir que ma Tante a besoin de moi, pour faire sa partie de reversi ; ainsi la suite de cette aventure se trouvera dans la première Lettre que j'aurai le plaisir de vous écrire. Adieu donc, l'unique amie qui possède encore sans partage toute la tendresse de sa fidèle
JULIE.

CINQUIEME LETTRE.

JE suis enchantée, ma chère CAMILLE ; d'apprendre par votre réponse, que la suite de l'histoire de Madame d'ORMONT excite votre curiosité ; je vais donc la continuer, pour satisfaire promptement l'impatience que son dénouement vous inspire.

Il me semble vous avoir annoncé, que l'amoureux Duc avoit décidé la honte de son rival dans une fête brillante, dont il honora celle qu'il vouloit deshonoré ; & pour couronner son dessein, voici come il exécuta le conseil que lui dicta sa témérité naturelle, c'est à dire, l'inconséquence qui caractérise le Petit-Maitre présomptueux.

Le jour destiné pour son projet étant arrivé, il comença par acabler d'amitié le triste d'ORMONT, qu'il chargea du soin

de faire les honneurs de son Château. Puis il le conjura de permettre que son aimable épouse fut la principale actrice d'une mascarade, qu'il avoit imaginée pour rendre le bal plus pompeux. Cet infortuné s'étant retranché sur ce qu'il ne pouvoit disposer de la volonté de sa femme, sans la consulter, (& cela dans l'espérance de lui défendre d'accepter cette proposition) le Duc, qui comprit son intention, feignit de l'approuver & lui dit, que fondé sur son consentement tacite, il alloit de ce pas solliciter la complaisance de Madame d'ORMONT, pour l'engager de se prêter à un amusement, dont ses charmes feroient l'ornement principal; & sans attendre de réponse, il courut se jeter aux pieds de sa Nimphe. La mascarade fut acceptée sans difficulté, malgré les signes & les contorsions que faisoit nôtre jaloux, pour engager sa moitié à la refuser :

Un grand concert, exécuté par des Musiciens de Paris, conduisit jusqu'à l'heure d'un souper splendide, où le Duc & Madame d'ORMONT parurent vêtus superbement à la turc, & furent servis par six Nègres, habillés à la morefque. Vous comprenez bien, que les amans profitèrent de l'aïssance que leur fournissoit ce déguisement, pour se dire pendant le repa

tout ce que la tendresse leur dictoit ; mais la belle Sultane affectoit une sorte de badinage dans ses réponses, qui paroissoit annoncer que la complaisance étoit le motif, qui la déterminoit à cette plaisanterie ; ce qui prouve que les femmes de Province sont aussi dissimulées, que celles de Paris, quand il s'agit de tromper un jaloux.

Telle fut la conduite que nôtre héroïne observa, pendant le cours de ce festin, qui fut terminé par le couplet suivant, que son Sultan lui chanta, sous les auspices de deux flutes, dont la douceur modéra l'aigreur de sa voix glapissante.

Dieu des cœurs c'est toi que j'implore !
 Viens pour diriger mon pinceau ,
 Afin que l'œil voyant éclore
 Les traits de celle que j'adore ,
 Il soit frappé d'un charme si nouveau ,
 Qu'émervillé, de ce rare assemblage ,
 Il dise , Amour , en formant ce tableau ,
 S'est servi de sa propre image.

Toute la compagnie s'étant levée de table, les Dames allèrent mettre les dominos, que le Duc avoit fait venir de Paris, & l'espoir du plaisir leur ayant fait abrèger leur

leur

leur toilette, elles se rendirent dans la sale du Bal, ou s'étant placées sur les différentes banquettes qui formoient les côtés d'un Trône, représentant celui de Paphos, toute la simphonie fit rétentir la sale de la marche des Bostangis.

Alors on vit paroître six Janissaires, le cimetère au poing, marchant sur deux lignes, suivis de six Icoglans, qui précédoient six Esclaves Géorgiennes vêtues à la greque, portant chacune un vase du japon, rempli de parfums d'Arabie, dont l'odeur voluptueuse s'exhaloit sur un char de triomphe, trainé par six Nègres, où le Sultan & la Sultane étoient assis sous deux courones de mirthe, qu'un Amour tenoit suspendu au dessus de leur tête. Enfin six Spahis, l'arc & le carquois sur l'épaule, avec un javelot dans la main droite, terminoient cette belle mascarade, qui fit trois fois le tour du salon, dans l'ordre qui lui étoit prescrit. S'étant mis ensuite sur deux colones, le char passa dans leur intervalle, s'arêta devant le Trône, où nos Héros se placèrent pour voir exécuter un balet pantomime, par les Icoglans & les Géorgiennes, après qu'elles eurent déposés leurs vases aux pieds de leurs Souverains. Cet intermède étant

terminé, le Sultan & la Sultane ouvrirent le bal par un menuet, qui leur procura tous les éloges de l'assemblée, à la réserve du malheureux d'ORMONT, dont le désespoir lui faisoit représenter au naturel *le Chevalier de la triste figure*. Il est vrai que n'étant pas né sous cette bénigne influence, d'où résulte sans doute la sécurité des Maris de Paris, la torture qu'il éprouvoit ne doit pas vous surprendre.

Le bal étant devenu général, nos amans, pour s'éclipser, profitèrent du moment où le triste d'ORMONT dansoit une contredance avec une certaine femme, que le Duc avoit mis dans ses intérêts pour amuser ce facheux surveillant, desorte que ce malheureux figuroit encore, malgré la rage dont il étoit dévoré, lorsqu'après une demie heure d'absence, on vit paroître douze Ifs, à la tête desquels présidoient un Magicien & une Magicienne. Les danseurs furent contraints de céder le terrain à ces nouveaux Acteurs...

Mais on vient m'annoncer la visite de la Marquise de FELCOURT. Pourquoi faut-il que l'infortunée JULIE soit toujours interrompue, quand elle goute le plaisir de s'entretenir avec sa chère CAMILLE!

SIXIEME LETTRE.

HEUREUSEMENT, ma chère CAMILLE, vous n'êtes pas susceptible des puérités de nos femmes du bel air, dont l'impatience ridicule se manifeste par des vapeurs, & vous n'adoptez pas des minauderies, qui dégradent l'humanité: Je ne dois cependant pas diférer plus long-tems de satisfaire vôtre curiosité, & je vais reprendre le fil de l'aventure qui vous intéresse.

J'en suis restée à l'aparition subite des douze Ifs, comandés par un Magicien & une Magicienne, qui forcèrent les danseurs d'abandoner le parquet, dont ils s'emparèrent au son du tambourin de PYRAME & THISBE'. Ensuite s'étant rangés sur trois lignes, distantes de quatre pieds, avec un intervalle proportioné, qui séparoit ces prétendus arbres, le tout représentant un quaré parfait, l'Enchanteur & la Fée, après cette disposition, comencèrent le second intermède par un pas de deux, dans lequel ils figurèrent toutes les atitudes de la Nécromancie. Ils les terminèrent par un coup de baguette sur

les Ifs, que le charme fit ouvrir aussi tôt, pour faire éclore six Bergers & six Bergères masqués, dont les habits de tafetas blanc, relevés par des guirlandes de fleurs d'Italie sur toute les coutures, formèrent le plus élégant des spectacles. Cette agréable métamorphose étant opérée, ils dansèrent une contredance Angloise, sous la conduite de leurs Nécromanciens, qui fut parfaitement exécutée.

Vous comprenez que nos amans étoient du nombre de ces Bergers héroïques; mais vous concevrez difficilement l'impression douloureuse, que cette nouvelle apparition fit sur l'esprit du désespéré d'ORMONT, en voyant que les Bergères se trouvoient de même taille & qu'il lui étoit impossible de reconoitre sa femme.

Après cinq quarts d'heure d'agitations & de recherches inutiles, l'une des Bergères s'étant approchée de son oreille, lui dit tout bas de se tranquiliser, en lui faisant remarquer un diamant, qu'il reconnut pour être celui de son infidèle. Il voulut profiter de cette découverte pour l'acabler de reproches; mais la belle s'étant échappée, il ne put jamais parvenir à la trouver seule, de sorte qu'il fut contraint de se borner à l'examen de toutes ses démarches, qui lui procurèrent bien-

tôt le plus cruel des éclaircissemens. Étant sortie du bal, avec une de ses compagnes, d'ORMONT, qui la guettoit, la suivit aussi-tôt, en observant assez de ménagement pour n'en pas être aperçu, & ces deux Nimphes étant entrées dans un des cabinets de Jasmin, qui se trouvent à chaque extrémité d'une très belle terrasse, il profita des ténèbres, qui favorisoient sa curiosité, pour diriger ses pas vers le lieu, qui receloit ces belles fugitives.

Coment peindre sa surprise, ou pour mieux dire sa fureur, quand il entendit des sons de voix, qui lui étoient inconnus, & qu'une de ces femmes disoit à l'autre, il faut convenir que nôtre jaloux est cruellement la dupe de cette fête, puisque m'ayant pris pour son EURIDICE, dont M. le Duc m'avoit donné le diamant, afin de lui faire prendre le change, il ignore que sa chaste moitié, après deux heures d'absence, vient seulement de rentrer dans le bal, où je lui ai remis sa bague. Moyennant cette précaution, ce pauvre home ne pourra jamais pénétrer un mystère, qui ne l'amuseroit pas autant que sa femme, si le hazard le lui faisoit découvrir.

Alors cet infortuné, ne pouvant résis-

ter à la rage qui le susquoit : Juste Ciel ! s'écria-t-il dans son transport, peut-on être assassiné plus cruellement ! & s'éloignant de ce funeste réduit, en maudissant sa destinée, il rentra come un furieux dans l'assemblée, avec la ridicule intention d'y deshonorer publiquement sa perfide ; mais le Duc, ayant été promptement informé par les Bergères de la catastrophe, que leur indiscretion venoit d'opérer, & voulant en arrêter les suites, se démasqua sur le champ. Puis s'étant aproché de d'ORMONT, qui cherchoit vainement sa parjure, il prit un ton si ferme, pour lui dire de l'accompagner dans son cabinet, que toute la colère de ce furibond cèda ses droits à sa timidité naturelle ; car, heureusement pour son adverfaire, ce pauvre idiot n'est pas brave.

Je viens d'apprendre, lui dit le Duc de FLORAC, que certains propos calomnieux vous ont fait assez d'impression, pour vous déterminer à rendre Madame d'ORMONT victime de votre mauvaise humeur. Je crois que vous changerez de sentiment, lorsque j'aurai pris la peine de vous expliquer le motif du particulier, que je viens d'avoir avec elle ; par son principe il doit plutôt exciter votre reconnoissance que votre injuste couroux : Sachez donc

que cette aimable femme me sollicitoit de vous afranchir pour jamais du titre de mon Vassal, & rougissez ensuite à ses pieds, d'avoir été capable de suspecter sa vertu. Au surplus je vous déclare, que si malgré cette explication, vôtre frénésie l'emporte sur la foi que vous devez y ajouter, je saurai bien vous en faire repentir & trouver le secret de vous rendre raisonnable, par une Lettre de cachet, qui me vengera de vôtre peu de confiance. Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à vous dire; je vous conseille d'en profiter, si vôtre liberté vous est chère; & sans faire attention à l'air consterné de ce nouveau GEORGE DANDIN, il lui tourna le dos avec un mépris digne de sa lâcheté, pour aller apprendre à sa belle l'heureux dénouement de cette comédie.

Vous concevez bien, qu'après de si terribles menaces, le pacifique d'ORMONT n'osa pas reparoitre devant son rival. Il fut donc se séquestrer dans sa chambre, où l'histoire raporte, qu'il passa le reste de la nuit à verser un torrent de larmes; je crois qu'un couplet de chanson, que l'on avoit glissé dans sa poche, contribua beaucoup à ce déluge de pleurs; en voici les paroles.

L'Épouse autrefois n'avoit point d'amant ,
 La vertu formoit son engagement ,
 La pudeur en fixoit le sentiment ;
 C'étoit la vieille méthode.

L'honneur aprésent est une chanson ,
 La sagesse un insipide jargon ,
 L'indécence brille & done le ton ;
 La d'ORMONT se met à la mode.

Ce désespéré jaloux ne fut pas le seul que
 l'on gratifia d'un couplet ; le Duc trouva
 dans sa tabatière celui qui suit :

Quand l'Amour jadis unissoit deux cœurs ,
 La constance éternisoit leurs ardeurs ,
 La volupté les couronoit de fleurs ;
 C'étoit la vieille méthode.

On se pique aujourd'hui d'aveuglement ,
 Sans principe on forme un engagement ,
 L'intérêt est le Dieu du sentiment ;
 Voilà les amans à la mode.

Et come il n'auroit pas été juste que
 la Déesse de la fête en eût été exemte ,
 elle fut favorisée des deux couplets sui-
 vans, qui loin d'operer sa conversion sont
 devenus dans la suite les principes de sa
 conduite scandaleuse :

Pourquoi vous reprocher sans cesse

Come un égarement du cœur

De voltiger sur la tendresse

Et de n'en cueillir que la fleur ?

D'ORMONT, moquez vous de la fronde ;

Jouissez toujours du moment :

Si le sexe étoit trop constant ,

Que deviendroit le monde ?

N'écoutez jamais la prudence ;

Fermez l'oreille à ses discours

Son insipide conséquence

Efarouche trop les amours ;

Le plaisir chez vous fait sa ronde

Profitez de ses agrémens ;

Si vous changiez de sentimens ,

Que deviendroit le monde ?

Le moment de se retirer étant arrivé, c'est à dire six heures du matin, chacun se rendit dans sa chambre, pour réparer les fatigues de la nuit ; mais ce repos nécessaire ne put avoir lieu pour nôtre coquette, malgré le besoin qu'elle en avoit, puisqu'elle trouva son mari dans l'ardeur d'une fièvre violente, occasionée par les différentes révolutions qu'il avoit essuyées, de sorte qu'au lieu de se coucher, elle fut obligée d'envoyer chercher le valet de cham

bre chirurgien du Duc, qui s'apercevant que le malade étoit menacé de délire, lui ouvrit sur le champ la veine; ce qui fut réitéré six fois, dans l'espace de vingt quatre heures. La chronique scandaleuse prétend, que l'amour fut tiré parti des trois semaines, que dura cette maladie. Enfin une heureuse convalescence ayant permis à ces fidèles époux de retourner à leur domicile, ils quittèrent le Château du Duc, qui partit trois jours après pour Paris, & qui depuis n'est pas revenu dans cette Province.

Voilà le détail succinct de cette plaisante aventure; il me reste bien d'autres originaux à peindre, qui sûrement ne vous amuseront pas moins, lorsque la médisance m'aura fourni les lumières qui me sont encore nécessaires. En attendant que je puisse effectuer ces nouvelles promesses, recevez le plus tendre des baisers, de votre invariable JULIE.

* * *

* *

*



ENIGME.

Qu'on me mette en plusieurs morceaux
 On ne m'otera point la vie ;
 Mais l'on verra chaque partie
 Former des Insectes nouveaux ;
 Me coupant l'on me multiplie.



AUTRE

Du sein de celle qui m'enfante
 On me tire inhumainement
 Pour me livrer à l'élément
 Dont la Salmandre est intendante ;
 Alors un nombre de boureaux ,
 Sans être touchés de mes maux ,
 Exercent sur moi leur furie
 Avec autant de barbarie
 Qu'on en trouvoit au tems jadis
 Dans les habitans de Tunis ;
 Et la rage qui les domine
 Ayant fait courber mon échine ,
 Sous le poids de leur cruauté ,

Ce comble de férocité

Me rend l'attribut remarquable

D'une Déesse charitable

Que les Romains enfans de MARS

Célébroient avant les CÉSARS.

Je représente aussi le Signe

Que les ennemis de la Vigne

Se font gloire de révérer ;

Mais ce qui va me déclarer

C'est en révélant que CLAUDINE

Me force d'une main mutine

A razer une fois par an

Le poil de ma bone maman.



LOGOGRIPE.

LA bone odeur est mon partage ,

Souvent à l'ombre d'un bocage

CLORIS me foule impunément

De concert avec son amant ,

Et l'ardeur de cette fripone ,

En figurant une chacone,

Me flétrit sans ménagement.

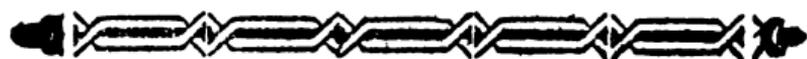
Dix Membres forment mon corsage ;

Si l'on veut , en les divisant ,

Il doit paroître un élément

Où le Silphe tient son ménage ;
Plus un grand Sacrificateur
Frère d'un saint Législateur ;
Ensuite un grade militaire ;
Ce que DESPREAUX favoit faire ;
Une ville dont la splendeur
Fut le Siège de la valeur ;
Le titre atreux d'un misérable
Digne de son sort déplorable ;
Ce qui désigne la douleur ;
Le nom d'un excellent Auteur ;
Celui d'un fameux quadrupède ;
D'un indigent le grand remède ;
La dépouille d'un animal ,
Qui jamais ne fit aucun mal ;
Le fruit d'un arbre de Provence ;
Un Duché qui se trouve en France ;
Ce que l'on rend en expirant ;
L'épithète d'un ignorant ;
Un mot qui dépeint la tendresse ;
L'antidote de la tristesse ;
Ce qu'on étoit dans le néant ;
De plus un parfait fainéant ;
Puis ce qui sert à COLINETTE
Pour doner un tour élégant
A son petit cotillon blanc ;
Enfin ce qui rend la solette

Si dédaigneuse, ou si coquette
 Quand son minois fait du fracas ;
 Et pour terminer ce tracas
 Je suis ce que cette poulette
 Met sur sa gorge rondelette
 Pour en parfumer les apas.



A V I S.

LES Sieurs, Jean Conrad PETER le Jeune à Zurich, & Jean Louis GIBOT à Genève, tous deux munis de Patentes, par ordre de S. M. Imp. & R. Apost. pour la distribution des Billets de la Loterie Imp. & R. de BRUXELLES, en qualité de Receveurs Généraux de cette Lotterie, avisent, que le second tirage est toujours fixé au 12 Mars 1764 & que vu l'empressement qu'il y a pour avoir des Billets, ils couteront sur la fin de Février prochain, trois Louis d'or neufs de 24 Liv. de France; au lieu de $2 \frac{4}{5}$ Louis. Ceux qui souhaiteront d'en avoir sont priés d'affranchir les Lettres & l'argent. On trouvera chez les dits Srs. Jean Conrad PETER à Zurich & Jean Louis GIBOT à Genève des Billets de la 17 Lotterie d'Utrecht, de même que

de la cinquième Lotterie de Schwabach, sous les ordres de S. A. le Duc Règnant de Brandebourg, Lotterie Extraordinaire, que, pour empêcher tous soupçons, l'on ne tirera point, mais le tirage de celle d'Utrecht susmentionnée servira de sort aux Billets de celle de Schwabach, le N^o. tel sorti à Utrecht, tel il sera à Schwabach. On trouvera aussi chez le dit Sr. Jean Louis GIBOT à Genève des Billets de la Lotterie de Vaduz ou Lichsteinstein, dans le Tockenbourg, consistant en 2000 Billets à onze Gouldes, soit un Louis d'or neuf de 24 Liv. de France, & 3000 bons Lots; le plus gros est de 8000 Gouldes & le plus petit de 12 Gould. Cette Lotterie n'est point établie pour le profit du Pays, mais par grace spéciale, à l'avantage d'une Eglise voisine dans la Suisse Protestante, sous l'inspection de deux Seig. Baillifs de Zurich & de Glaris & autres personnes assermentées. Elle se tirera dans le Château de Vaduz, dès le 1 Mars 1764 avec toutes les suretés possibles & en Public.

On délivrera des Plans de toutes les Lotteries ci dessus anoncées gratis. On prie d'affranchir les Lettres & l'Argent.

ON trouvera aussi chez M. André BOVAY fils, à Genève, des Plans & des Billets de la Lotterie de Bruxelles.



T A B L E.

I DE'E générale du Système de l'Univers.	3
Essai sur l'amour de la Patrie.	31
De la Guerre civile.	42
Réflexions sur une Lettre imprimée dans le mois dernier, p. 668.	52
Lettre aux Edit. à l'occasion d'un Fragment d'une Ode de M. l'Abé Pauchet.	57
Épître d'un Jésuite de Rouen à un de ses Amis.	63
L'Amour filial, Comte Moral.	71
Lettres de Julie à Camille.	74
Enigmes.	107
Logogriphe.	108
Avis.	110